

**LA VENGEANCE,
un plat qui se
mange froid.**

ROMAN POLICIER

Andrée Sauriol

PROLOGUE

Il s'appelait Damoclès.

Si au moins, il avait été grec d'origine et que son patronyme avait été Anastopoulos, Théodorakis ou Papandriou, c' aurait peut-être été différent. Mais non, il s'appelait Boivin et n'était pas né à Athènes mais bien, à Pointe-aux-Trembles. Semble-t-il que sa mère, voulant "faire original", avait choisi le prénom de son unique enfant sans avoir la moindre idée de ce qu'un tel prénom représentait. Elle ne connaissait pas le mythe.

Selon la légende Damoclès aurait été un courtisan d'un certain Denys, roi de Syracuse, un tyran protégé par de nombreux gardes. Damoclès ne cessant de flatter son maître, ce dernier lui aurait proposé de prendre sa place pour une journée. Ce fut alors que Damoclès vit une épée suspendue au-dessus de sa tête et ne tenant qu'à un crin de cheval. Voilà pourquoi, à compter du 19ième siècle, l'expression "épée de Damoclès" devint synonyme de danger. Or de là à inventer une maladie liée au prénom de Damoclès, il n'y avait qu'un pas. Pas qui fut franchi quand on inventa le Syndrome de Damoclès pour décrire l'anxiété et la dépression.

Voilà le triste sort qui était réservé à Damoclès Boivin. D'autant que des jeunes francophones, prénommés Damoclès, il n'y en avait tout simplement pas à Pointe-aux-Trembles. Probablement pas ailleurs au Québec et peut-être même pas en Grèce, non plus.

Enfer et damnation !!

Comme si ce n'était pas assez, le jeune Damoclès Boivin avait un physique ingrat. Il avait le teint brouillé, était boutonneux et faisait de l'embonpoint. Pourquoi, demanderez-vous ? Et bien parce que ses parents possédaient un petit restaurant style casse-croûte et que, sa mère, n'ayant ni le temps, ni l'envie de préparer des repas sains, Damoclès ne consommait que de la malbouffe. Sandwichs, hamburgers, hot-dogs et ainsi de suite.

Donc avec son prénom et son physique ingrat, Damoclès était une proie toute désignée pour les intimidateurs. Intimidé, il le fut. Surtout à l'école secondaire par trois garçons, plus grands et plus forts que lui, qui l'attendaient à la sortie des cours pour lui faire un mauvais parti. Des bosses et des ecchymoses il en eut et pas qu'un peu. Il eut même quelques côtes fêlées et un bras cassé.

Il ne se plaignit jamais, pas même à ses parents, de crainte que ce soit encore pire avec ses tortionnaires.

Et puis, il y avait la jeune Jasmine, qu'il trouvait si jolie et qui se moquait constamment de lui. Si bien qu'on peut dire, sans se tromper, qu'à cette époque

Damoclès souffrait d'anxiété et de dépression. Une période très sombre de sa vie que trente ans plus tard, Damoclès, qui avait changé son prénom pour Christian et pris le patronyme de Doyon (nom de famille ressemblant à celui de sa mère, une Doiron) n'avait pas oubliée. Oh, non ! Il n'avait pas oublié.

1

Mi-novembre, rue Sainte-Laurent, dans une ruelle à l'arrière d'un bar très fréquenté. 1:00 du matin.

La ruelle habituellement sombre, à cette heure de la nuit, était éclairée comme en plein jour sous les spots de la police. Les techniciens de l'Identification judiciaire s'affairaient à recueillir les indices. Bonne chance ! car il avait commencé à neiger. La première neige de la saison. Aucune surprise là. Il faisait un froid de canard. Incidemment pourquoi dit-on un froid de canard, je vous le demande un peu ? Bof, il a comme ça des expressions consacrées qui ne signifient pas grand-chose. En tout cas, ce n'était pas la question que se posait Nora Gauvin, la médecin légiste, accroupie près du cadavre d'un homme dont elle terminait l'examen.

Pas de doute, l'homme avait été roué de coups. Il avait le visage en bouillie et baignait dans son sang. Pas ragoûtant, c'était le moins qu'on put dire.

"Il est mort il y a environ deux heures. Ce ne sont pas les coups qui l'ont tué, fit Nora Gauvin en s'adressant au lieutenant-détective Alexandre Denis qui attendait manifestement une première évaluation.

Désignant la blessure à la poitrine du macchabée, Nora Gauvin ajouta : "Elle a été faite avec une arme blanche. Laquelle ? Je ne peux pas me prononcer pour l'instant. Je serai plus précise quand j'aurai procédé à l'autopsie."

"Okay, répondit le lieutenant en faisant une grimace significative. Pour lui, autopsie signifiait *nausée assurée* : "Et quand comptez-vous procéder, Nora ?"

"Nora soupira : "Ce matin, 10:00. Ça vous va, lieutenant ?"

"Ça ne me va pas, mais j'y serai quand même."

Nora Gauvin, qui connaissait bien l'aversion du lieutenant pour les autopsies, sourit. Alexandre Denis lui rendit son sourire. Sauf que le sien tirait plutôt sur le jaune. Il reporta ensuite son regard sur l'homme, déjà identifié. Sa carte d'identité étant dans un porte-feuille qu'on avait trouvé dans une des poches de son pantalon. Daniel Levac, citoyen canadien, 44 ans, lieu de résidence : Pointe-aux-Trembles.

Chose certaine l'homme n'était pas un itinérant. Il portait un parka ouvert sur un costume d'assez bonne qualité. Pas un Armani, bien sûr; mais probablement un costume acheté dans un grand magasin. De toute évidence, la cause du meurtre n'était pas le vol. Le porte-feuille de Levac contenait plusieurs billets de vingt dollars. Un voleur n'aurait pas hésité à s'en emparer. D'un autre côté Levac, un homme plutôt costaud, ne paraissait pas s'être défendu. Avait-il été pris par surprise ? Bref, l'homme demeurait une énigme. Son meurtrier, encore plus.

2

Le jeune homme était assis à l'arrière de l'une des autos-patrouille garées dans la ruelle. Assis et prostré. C'était lui qui avait découvert le cadavre et manifestement, il ne s'en était pas encore remis.

Aux questions que le lieutenant lui posait, il répondait d'une voix éteinte. Il s'appelait Michel Dion et était serveur au bar derrière lequel le corps se trouvait. Dion était sorti dans la ruelle vers 23:30 pour une pause-cigarette. Bon la pause-cigarette était discutable, mais Alexandre Denis ne lui en tint pas rigueur.

D'autant que Michel Dion connaissait la victime : "Pas beaucoup, mais un peu, fit ce dernier. "Ma petite amie est caissière dans un supermarché situé tout près d'ici et c'est Daniel Levac qui est le gérant."

"Ah bon !"

Toujours selon Michel Dion, Daniel Levac était marié et père de deux adolescents. Ce qui ne l'empêchait nullement d'être un habitué du bar. Levac arrivait vers les 22:30, soit après la fermeture du supermarché. Il buvait alors

plusieurs scotchs puis quittait vers 1:00 du matin. Commentaire de Michel Dion :

"Il était un solide buveur."

"Avez-vous une idée de ce qu'il faisait dans la ruelle ?"

Michel Dion répondit que c'était là que Levac garait son auto.

"Pourquoi ?"

"Pas assez de places de stationnement dans la rue".

"Sa voiture, c'est la Honda Accord gris foncé garée près du corps."

"Exactement, lieutenant."

"Était-il au bar hier soir ?"

"Je ne l'ai pas vu. Enfin pas avant de le découvrir ... mort dans la ruelle."

Alexandre Denis fit alors un calcul mental rapide. Levac avait donc été tué entre son arrivée vers 22:30 et 23:30, soit le moment où Michel Dion était sorti pour une pause-cigarette.

Quand il en eu terminé avec Michel Dion, le lieutenant entra dans le bar rejoindre trois de ses collègues qu'il avait tirés du lit. Dont le sergent-détective Léo Nguyen, conjoint de la pathologiste judiciaire Nora Gauvin.

À l'intérieur, et même à cette heure de la nuit, il y avait encore plusieurs clients. Certains, très mécontents de ne pas pouvoir rentrer chez-eux. Les policiers avaient fermé les portes et personne ne pouvait sortir et encore moins entrer dans l'établissement.

Interrogés par les détectives, les clients avaient très peu à dire.

Et oui, ils connaissaient Daniel Levac, mais de vue seulement. Semble-t-il que Levac n'était pas causant. Il prenait ses scotchs dans l'indifférence (la sienne et celle des autres) et partait ensuite sans avoir échangé une seule parole avec les autres clients.

Il faut dire qu'à voir la faune assez jeune et très branchée qui fréquentait l'endroit, on comprenait que ce n'était pas là qu'un type comme Levac pouvait créer des liens de franche camaraderie. Si tant est qu'il en ait eu envie. Ça ne semblait pas être le cas. Alors que cherchait-il dans cet endroit ? Il n'avait pas du tout le genre de la maison. En se faisant cette réflexion, le lieutenant avait la ferme intuition que quelles qu'aient été les raisons de Levac pour fréquenter ce bar-là, elles n'avaient aucun lien avec son meurtre.

3

OVERKILL

C'était le terme anglais qui venait à l'esprit pour désigner la façon dont le meurtre de Daniel Levac avait été accompli. Ce qui revenait à dire que le tueur avait employé une force excessive pour le trucider.

Le lieutenant-détective Alexandre Denis et son équipe d'enquête ne pouvaient ignorer l'évidence. Surtout quand le rapport d'autopsie fut émis. Les coups au visage avaient été portés avec une violence telle que Levac devait déjà être à moitié mort quand il avait été achevé avec un coup d'épée en plein cœur. Oui, vous avez bien compris. Un coup d'épée en plein coeur. Rien de moins.

Le meurtrier s'était surtout acharné sur les os du visage. Maxillaires, zygomatiques, nasaux, palatins, lacrymaux, vomer, mandibule. Tous les os avaient systématiquement été réduits en bouillie. Une masse informe.

Que pouvait-on conclure à partir de ces éléments ?

.....

C'était précisément ce à quoi le lieutenant et les membres de son équipe d'enquête tentaient de répondre, ce matin-là.

"Il s'est acharné sur le visage. Je ne sais pas pour vous autres, mais pour moi, ce meurtre-là a quelque chose de personnel, non ? avança la sergent-déetective Marie Garneau.

"Je pense la même chose que toi, Marie, renchérit le sergent- détective Guy Lambert, lequel de toute manière était toujours d'accord avec sa collègue Marie.

Mais cette fois, tout le monde pensait la même chose. C'était personnel. Mais qu'avait donc fait Daniel Levac pour mériter un tel sort ? Un gérant de supermarché, marié et père de famille. Un Monsieur tout-le-monde, quoi !!

"Bof, peut-être que les prix sont trop élevés dans son supermarché. Avec l'inflation on sait jamais, plaisanta Frank Régimbald.

Régimbald n'était pas toujours drôle mais là, ses collègues rirent de bon cœur. Tout ça pour dire que ça ne donnait pas le nom du meurtrier pour autant. Ça faisait presque une semaine que Levac avait été assassiné et l'équipe d'enquête n'était guère plus avancée qu'au début.

Au fait, où en étaient rendus les enquêteurs ?

Prenons d'abord ce que n'avaient pas recueilli les techniciens de l'Identification judiciaire. Dans une ruelle rue Saint-Laurent, que voulez-vous trouver à part des détritrus de toutes sortes et des condoms usagés ?

Quant aux traces de pas, la neige qui avait commencé à tomber cette nuit-là les avait oblitérées. De toute manière, même s'il n'avait pas neigé, comment distinguer les piétinements de tout un chacun de ceux du meurtrier. Les chances étaient à peu près nulles. En un mot, les techniciens n'avaient rien trouvé qui vaille qu'on s'y intéresse. Décevant mais fallait faire avec.

Côté ADN, on avait que l'ADN de la victime. On en conclut que primo : pour accomplir son crime, le meurtrier devait porter des gants. Deuzio : qu'on avait définitivement pas affaire à un deux de pique. Ce qui n'arrangeait pas les choses, bien entendu.

Outre les clients du bar qui n'avaient rien à raconter, les enquêteurs avaient interrogé les employés du supermarché, épluché le compte bancaire de Levac, rencontré son épouse, laquelle, mis à part le fait qu'elle venait tout juste de demander le divorce, n'avait rien de bon à dire sur son époux. Quels étaient les motifs invoqués pour le divorce ? Violence conjugale et cruauté mentale. Daniel Levac buvait trop et quand il était saoul, ce qui arrivait souvent, il battait sa femme en la traitant de noms que la décence nous interdit de répéter. Un chic type, quoi !

Chose certaine, ce n'était pas elle qui l'avait tué. C'était une petite femme mince et jamais dans cent ans aurait-elle pu pulvériser les os du visage de son tyran de mari. Pas plus qu'elle n'avait commandé son meurtre. Elle ne semblait pas assez maligne pour ça.

Non, elle ne l'avait pas tué. Cependant, et elle ne s'en cacha pas, elle n'était pas fâchée qu'il soit mort : "Bon débarras, fit-elle en guise d'oraison funèbre.

Ouah !!

Pour leur part, les employés du supermarché trouvaient qu'il était un "bon boss". Et oui, l'homme était un monstre domestique, uniquement. Au travail, il cachait sa vraie nature. Chose beaucoup moins rare qu'on pourrait le penser. Peut-être craignait-il qu'on lui colle un grief ? Possible car de nos jours, les employés syndiqués ne se laissent pas marcher les pieds par le premier intimidateur venu.

Okay là !

Bref, l'enquête n'avancait pas vite, vite.

Cela dit et ce fut le lieutenant-détective Alexandre Denis qui en fit la remarque : "Le fait de détruire systématiquement tous les os d'un visage doit probablement impliquer une bonne connaissance de la morphologie du visage humain, non ? Et ça ... ?"

Ouais, ça ... ? Ce "ça" là voulait tout dire ou ne rien dire. Et/ou les deux à la fois. Prenez-le comme vous voulez. Pour l'instant du moins.

4

Dans une maison cossue d'Outremont.

Le Dr Christian Doyon, chirurgien plastique, buvait un cocktail en attendant son épouse qui se pomponnait à l'étage. Le couple était invité à l'Hôtel de ville par le maire de Montréal qui recevait des dignitaires étrangers à l'occasion d'une conférence internationale sur la biodiversité.

Précisons que le Dr Doyon était un ami du maire. Les deux hommes s'étaient connus à l'université et ils étaient devenus amis. Tellement amis qu'ils avaient épousé les deux sœurs.

Le Dr Christian Doyon, à 44ans, n'avait plus rien de l'adolescent boutonneux et trop gras du temps où son prénom était Damoclès. Méconnaissable. Bon, il n'était pas un Apollon, mais il était grand, mince et ses traits réguliers, quoique assez forts, respiraient la masculinité et la confiance en soi. Il avait du charisme et il était riche à craquer. Pour lui, finis les hamburgers et les hotdogs. C'était désormais : huîtres, homards, caviar, filets mignons, fruits et légumes de qualité.

Pour conserver la forme, il s'entraînait régulièrement au CEPSUM, un centre sportif sur le Boulevard Édouard-Montpetit, pas très loin de chez-lui. Ses sports favoris : la natation, la boxe et l'escrime.

Bref, la vie lui souriait.

En cette fin de journée, le Dr Christian Doyon était spécialement satisfait de lui-même. Il avait éliminé Daniel Levac, l'un de ses trois tortionnaires du temps où il était enfant et adolescent. À l'époque il ne les avait pas dénoncés de crainte de représailles. Pas même quand l'un des trois lui avait fracturé un bras. En guise d'explication, il avait dit à ses parents qu'il avait glissé sur une plaque de glace.

Pourquoi avait-il attendu aussi longtemps pour prendre sa revanche ?

Et bien parce que, tout d'abord, il allait entrer à l'université quand ses parents moururent dans un accident d'auto. Du coup, en qualité de fils unique, il héritait du restaurant casse-croûte, de la maison paternelle et d'une coquette somme versée par les assurances.

Comme il n'avait aucune envie de conserver le restaurant pas plus que la maison, il avait vendu le tout sur les conseils du notaire de ses parents. Une fois, les affaires réglées, il avait payé le notaire pour ses services et lui avait retiré sa clientèle alléguant qu'il allait confier ses affaires au père d'un de l'un de ses amis.

Merci, bonjour.

Et c'était aussi à ce moment-là qu'il avait changé de nom.

Il avait lu quelque part que certains espions prenaient le nom d'un enfant mort à la naissance. Il suffisait de lire les rubriques nécrologiques pour faire un choix. Ce qu'il fit. Et bingo ! Avec de l'argent tout s'achète. Même une nouvelle identité.

Damoclès Boivin n'était plus.

Christian Doyon naissait.

5

Avec toute cette petite fortune, qu'il n'avait pas cherchée mais qu'il était bien content de posséder, Damoclès Boivin, désormais Christian Doyon, s'était offert un voyage d'un an en Europe. Un rêve d'enfance. À son retour, il avait été très occupé à poursuivre des études avancées en médecine. Ensuite à se bâtir une clientèle de chirurgien plastique et créer sa propre clinique. Laquelle fonctionnait à merveille.

Tout ce qu'il y avait de riches et célèbres au Québec, au Canada et même aux États-Unis, venait se faire rafistoler dans son institution.

Et puis, ne dit-on pas que : la vengeance est un plat qui se mange froid. Une expression que le Dr Christian Doyon respectait à la lettre.

Qui pourrait le soupçonner ?

Bien sûr, il possédait une collection d'armes blanches. Des épées surtout. Mais elles étaient sous-clef dans une armoire du sous-sol dont lui seul possédait la clé. Il y avait là des trésors. Entre autres : l'espadon, l'épée bâtarde, la flamberge, la rapière, la canne-épée.

Il avait utilisé cette dernière pour porter le coup de grâce à Daniel Levac. Une canne-épée dans son fourreau pouvait, à l'oeil du profane du moins, passer pour une simple canne. Les risques de croiser quelqu'un qui faisait de l'escrime étaient très minimes. Un risque que lui, le Dr. Christian Doyon était prêt à courir. Voilà.

Le plus jouissif, ce fut lorsque après avoir assené les premier coups, il avait murmuré à l'oreille de sa victime : "Ceci est un une gracieuseté de Damoclès Boivin." Il avait alors lu l'éclair de compréhension en même temps que l'épouvante dans les yeux de Levac. Quelle épiphanie !!

Retracer l'homme et connaître ses habitudes de vie avait été pour lui un jeu d'enfant. Avec l'Internet et les réseaux sociaux, la vie privée des gens (pas tous évidemment) n'avait plus de secrets.

Lui, le Dr Christian Doyon, n'était pas sur les réseaux sociaux. Il n'en avait nullement besoin pour rejoindre sa clientèle; à savoir les gens qui comptaient pour son business. Ha! Ha!

Certes, il avait dû prendre des précautions. En tout premier lieu, il était allé vérifier s'il y avait des caméras de surveillances dans la ruelle. Il n'y en avait pas. Le soir du meurtre, il avait garé sa voiture à quelques rues de la ruelle. Son crime accompli, il avait essuyé son épée avec un chiffon humide qu'il avait apporté et l'avait jeté avec les gants de cuir qu'il portait dans une benne à ordures. Par chance, ses vêtements n'avaient pas été éclaboussés de sang.

Puis il avait repris son auto pour regagner sa demeure. Ni vu, ni connu.

"Chéri, je suis prête, fit Valérie Doyon. Elle était splendide dans sa robe de soirée haute couture, signée Versace, qui moulait son corps à la perfection.

Une fois de plus, le Dr Christian Doyon admira son chef-d'oeuvre.

Son épouse était d'une beauté à couper le souffle. À qui devait-elle ses traits parfaits, son corps de sylphide, c'était à lui, son mari.

Quand il l'avait rencontrée, elle était jolie mais sans plus. Maintenant, Valérie ressemblait à une déesse. Sa déesse. Sa création. Sa chose.

6

Conversation téléphonique entre le commandant Brière et le lieutenant-déetective Alexandre Denis.

Le commandant : "Notre "ami commun" vient de me téléphoner. Il veut savoir où tu en es rendu avec le meurtre du déennommé Daniel Levac."

"L'ami commun" en question n'était nul autre que le nouveau directeur du SPVM, Jocelyn Labonté. Celui-là même qui les avait menacés de suspension dans l'affaire du tueur à la sarbacane. Affaire qui s'était soldée par l'arrestation du coupable, présentement incarcéré et en attente procès.

Le lieutenant : "Tiens donc !"

"Veux-tu que je te dise une chose, Alexandre. J'ai l'impression que Labonté aimerait bien que tu te casses la gueule dans cette nouvelle affaire."

"Bof ! Ça ne m'étonnerait pas."

"N'empêche que je dois te demander où tu en est rendu."

"Et bien pas très loin, commandant."

"Je m'en doute. Ça ne fait que quelques jours qu'il a été tué."

Chose étrange, ou peut-être pas tant que ça, depuis leur confrontation avec le directeur Labonté, les rapports entre le commandant et le lieutenant s'étaient considérablement améliorés.

"Chose certaine son meurtre a probablement été prémédité."

"Probablement ?"

"Le modus operandi, commandant. Le tueur ne s'est sûrement pas trouvé par hasard, une épée à la main, dans la ruelle où Levac avait l'habitude de garer son auto. Impossible."

"Un règlement de compte, peut-être ?"

"Ça dépend de ce que vous entendez par règlement de compte."

"La mafia, les motards criminalisés, les ..."

"Nan, Levac n'avait pas d'antécédents judiciaires. Et on a vérifié la liste des appels entrants et sortants sur son iPhone, ses e-mails, ses textos, il n'y avait rien là qui puisse nous orienter dans ce sens-là."

"Tu veux dire que personne ne lui a écrit : J'vas te démolir la face, pis après j'vas t'achever avec un coup d'épée dans l'coeur, mon hostie !"

Alexandre Denis ne put retenir un éclat de rire : "Blague à part, celui qui a fait le coup devait posséder certaines connaissances en anatomie pour ..."

"Ah, tu penses que ..."

"Oui, je pense que ... Mais on en est encore aux préliminaires. Donc ..."

"Je comprends, mais j'suis pas certain que Labonté le comprenne, lui."

"Oui et bien Labonté n'a qu'à ..."

"Aller se faire cuire un œuf."

"Vous m'enlevez les mots de la bouche, commandant. "

Cette fois, les deux hommes rirent dans un bel ensemble.

Wow !!

"Bon, appelle-moi dès que tu as du nouveau, Alexandre."

"Comptez sur moi, commandant."

7

Vendredi, le 2 décembre 23h00, Parc industriel de Pointe-aux-Trembles, derrière le garage Hamelin, entretien-réparations.

La journée avait été longue et Charles Hamelin était épuisé mais content. Il faisait des affaires d'or avec son garage. En semaine, y inclus le vendredi, le garage ouvrait à 8h00 et fermait à 22h00. À l'heure qu'il était, ses employés avaient déjà quitté, évidemment. Lui seul était resté jusqu'à 23h00, histoire de mettre de l'ordre dans ses papiers avant le week-end. Un week-end qu'il allait passer avec son épouse, dont c'était l'anniversaire, dans une auberge des Laurentides.

Il allait ouvrir la portière de son auto, qu'il garait toujours à l'arrière du garage, quand quelqu'un lui mit une main gantée de cuir sur l'épaule. Il eut à peine le temps de se retourner que Vlan, l'homme, car c'était un homme, le frappa au visage. Un uppercut.

Ensuite, les coups se succédèrent sans que Charles Hamelin n'ait eu le temps ni la force de répliquer.

Avant qu'il ne s'écroule, son assillant lui dit :''Damoclès Boivin te salue.''

Charles Hamelin comprit alors qu'il allait mourir et que sa mort ne serait pas douce.

8

Dimanche, le 4 décembre, Centre d'enquête du SPVM, Place Versailles.

"Ça n'arrête pas de bien aller, gémit le sergent-détective Frank Régimbald.

Ses collègues n'étaient pas loin de penser la même chose. Ils étaient censés avoir le week-end libre et ne voilà-il pas qu'un garagiste avait eu la malencontreuse idée de se faire zigouiller vendredi soir le 2 décembre. Si bien qu'elles et ils bossaient depuis le samedi matin. Rien pour remonter le moral d'une équipe d'enquête qui piétinait déjà dans l'affaire du meurtre du gérant du supermarché.

Et comme si ce n'était pas suffisant, les deux hommes avaient été tués de la même manière. Oui môssieu. Bon et bien une fois qu'on a dit ça qu'est-ce qu'on fait ? C'était du moins la question que tous et toutes se posaient sans pour autant trouver une réponse satisfaisante.

Il était près de 19h00 quand le rapport d'autopsie du garagiste fut émis. Cette fois, l'autopsie avait été pratiquée par Jean-Sébastien Larue-Lajoie qu'on appelait familièrement JSLL. Il était le conjoint d'Aya Diouf.

Eh oui, pour plaire à sa dulcinée, il avait mis les bouchées doubles. Enfin "bouchées doubles" n'est peut-être pas le bon terme quand il s'agit de découper un cadavre, mais on ne va pas chipoter pour si peu.

L'important c'était que le rapport d'autopsie avait été produit rapidement. Une rapidité dont personne dans l'équipe du lieutenant-détective Alexandre Denis ne se plaindrait, bien entendu.

Figurez-vous que l'équipe avait ce qu'on peut appeler des relations privilégiées avec le laboratoire médico-légal. Explication : quand ce n'était pas Nora Gauvin, la conjointe du sergent-détective Léo N'guyen, qui pratiquait l'autopsie, c'était JSLL, le conjoint de la sergent-détective Aya Diouf qui la pratiquait. Tant et si bien que les deux médecins légistes faisaient leur possible pour émettre leurs rapports au plus coupant.

Évidemment, avec le rapport d'autopsie, les enquêteurs eurent droit, une fois de plus, à une nomenclature des os du visage réduits en miettes ainsi qu'au cœur transpercé par une épée. Ils ne s'y attardèrent pas trop. Des plans pour ne pas digérer les pizzas qu'ils avaient commandées pour leur souper. N'empêche que le rapport confirmait ce qu'ils avaient subodoré. Même modus operandi. Même tueur.

Les pizzas dévorées, le lieutenant-détective Alexandre Denis passa à l'étape suivante. Soit un résumé de la situation. En effet, le lieutenant était très porté sur les tableaux récapitulatifs affichés au babillard.

Ce en quoi il n'avait pas tort car ça payait la plupart du temps. Ainsi donc, armé d'un stylo marqueur, il s'attaqua au fameux récapitulatif :

- 1) deux meurtres perpétrés dans l'espace de deux semaines*
- 2) les victimes : deux hommes de 44 ans. Daniel Levac, gérant d'un supermarché à Montréal, lieu de résidence : Pointe-aux-Trembles.
Charles Hamelin, garagiste, lieu de résidence: Pointe-aux-Trembles*
- 3) même modus operandi : os du visage éclatés, coup d'épée au cœur*
- 3) Daniel Levac, en instance de divorce pour cause de violence conjugale et de cruauté mentale. Deux enfants*
- 4) Charles Hamelin, heureux en ménage. Pas d'enfants*
- 5) les deux victimes ne semblent pas avoir d'ennemis*
- 6) leurs téléphones cellulaires et leurs ordinateurs n'indiquent rien de suspect*
- 7) meurtres commis tard en soirée. Pas de caméras de surveillance dans les deux cas*
- 10) point commun : Pointe-aux-Trembles*

9

Pourquoi et qui ?

Après l'étape du récapitulatif et même s'il était tard, les enquêteurs passèrent à l'étape suivante. La discussion. Bon, avouons que ça ne faisait l'affaire de personne de travailler jusqu'à des heures que d'autres auraient considérées indues mais eux n'avaient pas le choix. Il leur fallait trouver le meurtrier avant que la situation ne dégénère davantage.

La presse réclamait des réponses depuis que, malgré tous les efforts pour taire la manière dont les victimes avaient été tuées, la nouvelle était sortie. Qui avait parlé ? Sûrement pas un membre de l'équipe du lieutenant. Lequel, sans vouloir être paranoïaque, pensait que cela pouvait venir du bureau du directeur Labonté. Il se trouvait qu'entre lui et le directeur Jocelyn Labonté, un mur d'antipathie mutuelle s'était dressé dès leur première et unique rencontre. Ce qui, au vu de leurs positions dans la hiérarchie, n'était sûrement pas à l'avantage du lieutenant. Il en était conscient, mais n'y pouvant rien, il en avait pris son parti.

"Bon, fit-il, même si elle avait des raisons d'en vouloir à son mari, on a éliminé la veuve de Levac comme suspecte et ..."

"Quoiqu'elle aurait pu payer quelqu'un pour faire la job, avança Régimbald.

"On a aucune indication dans ce sens-là, intervint Léo Nguyen.

"D'ailleurs pourquoi s'en serait-elle prise au garagiste, renchérit Sans-Souci.

Les enquêteurs ne faisaient que répéter ce qu'ils s'étaient dit ad nauseam depuis la découverte du corps de Charles Hamelin.

"On nage en plein mystère, commenta Vandal énonçant une évidence, évidente. Mais comme l'équipe d'enquête n'en était pas à une évidence, évidente près, personne ne s'objecta.

Pour les détectives, il y avait des meurtres relativement faciles à résoudre. Querelles domestiques qui tournaient mal. Chicanes de voisins autour d'une clôture; lesquelles finissaient parfois par un meurtre. Enfants tués par un ou des parents indignes de l'être, etc ... L'horreur au quotidien.

Mais là on était dans autre chose.

Deux meurtres au-delà de l'emportement du moment, au-delà de la violence "ordinaire". Il y avait dans ces deux meurtres quelque chose d'implacable, de froid, de calculateur. Mais en même temps, quelque chose de complètement dément. Et débrouillez-vous avec ça. C'était, pour l'équipe d'enquête, comme d'entrer dans une quatrième dimension.

"En tout cas, le meurtrier est très prudent. Il frappe le soir tard dans des endroits qu'il sait isolés. Il ne laisse aucune trace. Et pourtant, pour démolir le visage de quelqu'un comme il l'a fait, il devait être couvert de sang. On a trouvé que le sang des victimes, fit Judith Chomsky en secouant sa crinière rousse.

"Et puis, le coup d'épée au cœur. Se balader avec une épée même s'il fait noir, c'est risqué, non, questionna Guy Lambert.

"Il y a des cannes-épées, expliqua Alexandre Denis. Il avait fait une recherche et trouvé qu'une telle arme existait. "Une canne-épée est une canne creuse, souvent en bois de noisetier, armée d'une lame intérieure fixée à la poignée. Et bingo, le tour est joué."

"Si au moins on avait des témoins, mais on en a pas un maudit, grogna Régimbald. Le sergent-déetective devenait de plus en plus grognon avec le temps.

"Bon, revenons aux victimes, fit le lieutenant qui n'avait pas de temps à consacrer aux états d'âme de qui que ce soit. Il poursuivit : "Levac et Hamelin ne semblaient pas avoir d'ennemis. Sauf qu'ils en avaient au moins un. Et quel ennemi, bon Dieu ! Quel ennemi ! Mais qui et pourquoi ?"

Oui, qui et pourquoi ?

Quelle sorte de pathologie pouvait pousser quelqu'un à démolir les os du visage de sa victime et l'achever d'un coup d'épée au cœur ? La question à un million de dollars.

"Selon leurs veuves, les deux hommes ne se fréquentaient pas, avança la sergent-déetective Marie Garneau. "N'empêche que ça ne veut pas dire qu'ils ne se connaissaient pas. Faisaient-ils partie d'une ligue quelconque. D'une ligue de garage par exemple. D'une société secrète ou de ..."

"La seule société et pas si secrète que ça, c'était celle dont Levac faisait partie et j'ai nommé les batteurs de femmes, grimaça Sans-Souci.

"Examinons leur passé. Peut-être qu'on trouvera quelque chose. N'importe quoi. Une faille... Bon, il est tard, demain on regardera ça d'un peu plus près, décréta le lieutenant en regardant l'heure. Il était près de minuit et au train où ça allait, la discussion ne mènerait nulle part : "Une nuit de sommeil s'impose, qu'en pensez-vous ?"

Tout le monde était d'accord. Oui, une nuit de sommeil s'imposait.

10

Jasmine Trudel, anciennement Jasmine Lambert, s'examinait dans le miroir de sa coiffeuse pour la énième fois. Mariée à un industriel florissant depuis une quinzaine d'années, à 44 ans, elle avait encore sa taille d'ancienne danseuse étoile aux Grands Ballets Canadiens. N'empêche que même si ça ne la réjouissait pas, elle constatait le passage du temps sur son visage. Des rides d'expression autour de la bouche et des yeux. Insupportables, pensait-elle. D'autant qu'elle avait l'impression, NON, la certitude que son mari la trompait.

Un jour, elle était allée se poster discrètement près de ses bureaux. Elle l'avait vu ressortir en tenant étroitement serrée contre lui, QUI ? Eh bien sa secrétaire âgée de 25ans. Avant de partir, chacun de son côté, le couple s'était embrassé à pleine bouche. Le cas classique, quoi ! Ce qu'elle soupçonnait depuis un moment se confirmait. Elle était rentrée chez-elle en conduisant sa voiture comme une folle. Elle avait même failli avoir un accident. Qu'avait-elle fait pour mériter une telle humiliation ? La réponse, elle la voyait dans son miroir.

Les rides. Les terribles rides.

Mais pour qui se prenait-il, lui ? L'Apollon, aux épaules larges, à la taille fine, spirituel, amusant qu'elle avait épousé était maintenant bedonnant, grisonnant et ennuyant à mourir. N'empêche que sa fortune était considérable et ne serait-ce que pour ça, elle avait décidé de remédier à la situation.

Elle allait consulter un chirurgien plastique. Et pas n'importe lequel. L'une de ses amies, qui s'était fait refaire les seins, lui avait donné le nom de son chirurgien, le Dr Christian Doyon. Apparemment, il était l'un des meilleurs chirurgiens plastiques au Canada.

Oui, elle allait le consulter.

Sa décision prise, elle plaça un appel à la clinique.

11

Le Dr. Christian Doyon compilait la liste d'appels à retourner que sa secrétaire, en même temps qu'une tasse de café bien fumant, un soupçon de crème et sans sucre, venait de lui apporter.

Tiens, tiens, pensa-t-il en prenant connaissance d'un message au hasard. Jasmine. La jolie Jasmine qui l'avait tourné en ridicule quand il était adolescent. Elle s'appelait maintenant Jasmine Lambert-Trudel. Le message était bref, mais il était clair qu'elle désirait prendre un rendez-vous. Que voulait-elle améliorer dans son physique, celle-là ?

Il ne l'avait pas incluse dans ce qu'il appelait "son projet d'extermination de la vermine". Mais puisqu'elle venait à lui et pas l'inverse, pourquoi ne pas profiter de l'occasion pour lui refaire le portrait. À sa manière et définitivement. N'empêche qu'il devrait redoubler de prudence dans son cas. Il ne s'agissait pas de perdre sa réputation, chèrement gagnée, de meilleur chirurgien plastique Canada. Si bien qu'après lui avoir coupailé le visage, il lui faudrait la faire disparaître totalement.

Mais avant de s'occuper d'elle, il avait un projet plus urgent à régler. Et pour le réussir, il devait procéder dans les plus brefs délais. On était en décembre et la période des fêtes arrivait à grands pas, mine de rien. Période où il ne serait pas très disponible pour mener à bien son projet.

Un projet qui lui tenait à cœur, il va sans dire.

Et la police dans tout ça ?

Bon pour l'instant, l'équipe chargée d'enquêter sur les meurtres de Daniel Levac et de Charles Hamelin semblait n'avoir aucune piste. Mais ça ne voulait pas dire que les détectives n'en trouveraient pas une. Et ça, c'était hors de question. Donc, vivement régler le sort du troisième larron. Le pire des trois, à l'époque. Celui-là même qui lui avait fracturé un bras.

Oui. Le sieur Hugo Dubreuil, maintenant pharmacien à Pointe-aux-Trembles. Étrange comme la vie a de ces revirements de situation. Lui, Hugo Dubreuil, pharmacien, on aura tout vu !

Jasmine Lambert-Trudel n'avait qu'à prendre son mal en patience. Mais elle ne perdait rien pour attendre.

12

Vers la fin de cette semaine-là, le lieutenant-déetective Alexandre Denis et ses équipiers en étaient encore aux prémices de l'enquête sur la mort de Daniel Levac et de Charles Hamelin.

Après tout ce n'était pas comme si c'était la seule affaire qu'ils avaient sur les bras. Bien sûr que non. Et les autres affaires, pour être plus faciles à résoudre, nécessitaient quand même qu'ils prouvent ce qu'ils avançaient. Cela signifiait pour eux des rencontres interminables avec les procureurs de la Couronne, des rapports plus précis que précis, des comparutions en cour où les avocats de la défense essaieraient de les mettre en boîte. En bref tout ce qu'elles et eux n'aimaient pas dans le métier.

Malgré tout, les détectives avaient trouvé que Levac et Hamelin avaient fréquenté la même école secondaire à Pointe-aux-Trembles. Fait confirmé par les parents de Charles Hamelin, lesquels vivaient encore.

C'était autant de pris.

Apparemment, à cette époque, Levac et Hamelin étaient amis. Mais c'était tout ce que les parents de Hamelin avaient pu ou voulu dire. Au fond peut-être que c'était tout ce qu'ils savaient. Les enfants cachent souvent bien des choses à leurs parents. Alors si il y avait eu anguille sous roche à l'époque, il appartenait aux enquêteurs de trouver. Si, bien entendu, il y avait quelque chose à trouver.

Pour le reste, retracer des témoins après trente ans et plus n'était pas une mince tâche. Les détectives devaient donc s'en remettre aux recherches par ordinateurs pour retrouver les noms des enseignants ainsi que ceux des élèves qui avaient fréquenté la même école que les deux victimes.

Pas une mince tâche du tout.

Ce fut vers une heure du matin, le samedi de cette semaine-là, que l'appel rentra au poste. Un troisième corps venait d'être découvert. Il s'agissait du corps d'un pharmacien à Pointe-aux-Trembles. Son nom: Hugo Dubreuil.

13

Qui avait placé l'appel ?

Julie, 20 ans, la fille du pharmacien. Elle revenait d'une soirée avec des amis et c'était en garant sa petite Volkswagen, cadeau de son père pour ses 20ans, dans le garage double qu'elle avait découvert le corps de son père avec lequel elle vivait. Il gisait dans une mare de sang à côté de sa BMW.

Quand le lieutenant-déetective Alexandre Denis et quelques coéquipiers arrivèrent sur place, elle était assise à l'arrière d'une voiture de police. Elle était en pleurs et tremblait de tous ses membres. Le choc. Un des patrouilleurs, qui avaient pris l'appel, était auprès d'elle essayant tant bien que mal de la réconforter.

Un périmètre de sécurité avait été dressé autour du pâté de maisons unifamiliales dans lequel vivaient le père et la fille. Hugo Dubreuil était veuf depuis plusieurs années et n'avait qu'une fille, Julie étudiante en pharmacie à l'UdeM. La jeune fille voulait suivre les traces d'un père qu'elle adorait. C'est dire à quel point son chagrin était immense et le choc nerveux intense.

De toute manière, la découverte de quelqu'un, proche ou pas, baignant dans son sang, est un choc qu'on ne souhaite à personne.

Évidemment, des voisins alertés par le bruit des sirènes étaient sortis de leurs demeures et grelottaient à l'extérieur du périmètre de sécurité. La plupart en pyjamas, sur lesquels des manteaux avaient été jetés à la hâte. À observer leurs réactions, il apparaissait clairement que les Dubreuil, père et fille, habitaient une enclave privilégiée où tout le monde se connaissait. Il apparaissait tout aussi clairement que Hugo Dubreuil était un homme très apprécié dans son milieu de vie.

Pendant que ses collègues questionnaient les voisins - qui sait quelqu'un aurait peut-être vu ou entendu quelque chose – Alexandre Denis alla rejoindre la médecin légiste Nora Gauvin qui examinait le corps.

"Et alors, s'enquit-il.

"Même modus operandi que pour les deux autres, répondit-elle. "Sauf que lui a le bras droit fracturé, en plus. Et ce n'est pas une ancienne fracture. Est-ce que c'est significatif ? À vous de le trouver, fit-elle avec un mince sourire.

"À quand remonte le décès ... approximativement ? demanda le lieutenant sans lui rendre son sourire. Son sens de l'humour n'était pas au rendez-vous cette fois là. Trois morts horribles et inexplicables sur les bras lui enlevaient toute envie de plaisanter.

Nora Gauvin n'insista pas. Elle comprenait.

"Je dirais aux environs de 22 h30, dit-elle sérieusement. "La rigidité cadavérique commence à peine. Donc il est mort depuis au moins trois heures."

Le lieutenant hocha la tête. Depuis le temps qu'il voyait des cadavres, il savait que la rigidité cadavérique commençait environ trois heures après le décès. Il reporta son regard vers le mort qui gisait à ses pieds. Le pharmacien avait les yeux grands ouverts.

Que pouvait-on lire dans ces yeux-là ? De la surprise ? De la peur ? Le lieutenant pensa que c'était les deux. Dans le visage démolé, la bouche était ouverte. Il y vit un cri figé pour l'éternité. Un cri muet qui exprimait une souffrance indicible; comme dans la célèbre peinture d'Edvard Munch "Le Cri". Le lieutenant frissonna.

14

Le lieutenant alla ensuite rencontrer la fille du pharmacien.

Julie Dubreuil, toujours flanquée d'un patrouilleur, était entrée dans la maison et était maintenant assise dans un des fauteuils du salon. Ailleurs dans la maison et dans le garage les techniciens en scènes de crime s'affairaient à trouver des indices.

Sur une table d'appoint, à côté de Julie Dubreuil, était posée une boîte de papiers mouchoirs. Quelqu'un avait fait du café puisqu'elle tenait une tasse dans ses mains. Elle ne tremblait plus, mais ses grands yeux bruns encore pleins de larmes témoignaient du chagrin qu'elle éprouvait.

Elle avait enlevé son manteau et ses bottes d'hiver qu'elle avait troquées pour des pantoufles. Elle portait un grand pull beige à col roulé sur des leggings noirs. On voyait qu'elle était mince, de taille moyenne, jolie plutôt que belle. Le lieutenant remarqua qu'elle était très peu maquillée et ça lui plut.

Après avoir fait signe au patrouilleur de les laisser seuls, il se présenta puis

offrit ses condoléances à la jeune fille. Son ton calme, compatissant, parut la rassurer. Doucement, sans la brusquer, il l'amena à raconter la découverte du corps de son père. Ce qu'elle fit d'une voix éteinte, non sans verser quelques larmes. Qui, à sa place, n'en aurait pas versées ?

Le lieutenant n'était pas venu sans se renseigner auparavant sur le pharmacien. Sinon à quoi serviraient les ordinateurs intégrés aux voitures de police ? Hugo Dubreuil avait 44 ans. Était veuf depuis sept ans, ne s'était pas remarié et n'avait qu'une fille qui demeurait avec lui. Ses parents vivaient encore. Il avait une sœur de 40 ans. Laquelle, mariée à un français, vivait à Paris.

"Donc, fit-il, vous êtes arrivée vers minuit 45. Vous avez garé votre voiture dans le garage double et c'est à ce moment que vous avez découvert le corps de votre père près de sa BMW. Vous avez immédiatement fait le 911."

"Pas tout à fait immédiatement, parce qu'en le voyant ... je me suis évanouie quelques secondes, je crois ... Ensuite j'ai fait le 911. "

"Je comprends. "

"Et quand j'ai vu que je ne pouvais plus rien faire pour mon père, j'ai fait attention de ne pas trop m'approcher pour ne pas salir la ..."

Le lieutenant se demanda où la jeune fille avait appris à protéger une scène de crime. Puis il se dit qu'avec les séries policières à la télé, l'internet et le reste, pratiquement tout le monde savait ça maintenant.

Ensuite le lieutenant lui posa les questions qui lui venaient à l'esprit.

Le pharmacien avait-il manifesté de l'inquiétude récemment ? Avait-il reçu des appels de menaces ? Et à la pharmacie, est-ce que tout allait bien ?

"Si mon père avait eu des problèmes, il ne m'en aurait pas parlé. Il me protégeait ... Surtout depuis la mort de maman." Sanglots.

Le lieutenant attendit pour poser la prochaine question. Question délicate mais il fallait qu'il la pose : "Votre père voyait-il d'autres femmes depuis la mort de votre mère ?"

"Il en a fréquenté quelques-unes mais ça n'a pas duré. Je pense qu'il ne s'était jamais remis de la mort de maman." Sanglots.

Le lieutenant patienta encore quelques instants : "Les noms de Daniel Levac et de Charles Hamelin vous disent-ils quelque chose ?"

"Daniel Levac ? Non. Charles Hamelin ? C'était notre garagiste."

"Diriez-vous que votre père et Charles Hamelin étaient amis ?"

"Pas vraiment. Mais mon père m'a déjà dit qu'ils ont fréquenté la même école quand ils étaient jeunes."

"Ah, bon."

"Il me semble que monsieur Hamelin a lui aussi été assassiné récemment. Comme mon père ?"

Le lieutenant hésita avant de répondre.

Que dire à cette jeune fille déjà très éprouvée? Devait-il la rassurer en niant l'évidence ou bien ... ? Théoriquement, il n'était pas censé révéler quoi que ce soit sur une enquête en cours. Mais d'un autre côté il n'avait pas le cœur d'induire Julie Dubreuil en erreur en lui racontant n'importe quoi. De toute manière, pensa-t-il, elle ne l'aurait pas cru. Il opta pour la vérité : "Oui, comme votre père."

"Ça veut dire que quelqu'un leur en voulait à tous les deux, non ?"

"Possiblement."

"Possiblement ou probablement ?" Le lieutenant regarda Julie Dubreuil intensément. Dans une certaine certaine mesure, elle lui rappelait Kim, son épouse. Avec elle pas de réponse évasive, pas de faux-fuyant.

N'empêche que, l'eut-il voulu, il ne pouvait pas être précis dans ce cas là : "Je ne peux vous en dire plus pour le moment. C'est trop tôt dans l'enquête."

"Vous allez me tenir au courant, lieutenant, fit Julie Dubreuil, suppliante.

"Bien entendu." Puis avant de la quitter le lieutenant songea qu'il ne pouvait laisser Julie Dubreuil à sa triste solitude. Il lui demanda si quelqu'un pouvait venir lui tenir compagnie. Ce à quoi elle répondit qu'elle avait appelé ses grands-parents maternels à Joliette : "Ils devraient arriver d'une minute à l'autre, fit-elle. "Plus tard j'appellerai mes grands-parents paternels. Eux passent l'hiver en Floride. Et puis, la sœur de papa à Paris."

Sanglots.

Il était environ cinq heures le matin du samedi quand Alexandre Denis rentra chez-lui. Quelques heures d'un sommeil agité l'attendaient. Après s'être rapidement douché, il se glissa sous l'édredon à côté de Kim, laquelle dormait à poings fermés.

15

"On ne peut pas dire que le tueur n'a pas de suite dans les idées, commenta Léo Nguyen, le jeudi suivant le meurtre du pharmacien.

De la suite dans les idées sous-entendait que le tueur frappait les vendredis, tard en soirée. Cela dit, dans l'esprit des enquêteurs il ne subsistait aucun doute, en admettant qu'ils en eussent encore; le meurtre de Hugo Dubreuil, pharmacien à Pointe-aux-Trembles, avait été perpétré par le même tueur. L'autopsie, faite par la pathologiste judiciaire, Nora Gauvin, le prouvait. Peut-être pas par A plus B, mais quasiment. Même modus operandi. À la nuance près que Dubreuil avait un bras cassé. Ce détail était-il significatif ?

Les détectives n'avaient pas encore de réponse à la question. Laquelle, disons-le, n'était pas la seule qu'ils se posaient. Ils avaient passé les derniers jours à interroger les voisins, le personnel de la pharmacie ainsi que quelques clients. Tous s'accordaient à dire que Hugo Dubreuil était un homme bien. Un homme bien sous tous rapports.

Ses parents, revenus de Floride en catastrophe, avaient confirmé le fait - et l'information n'était pas négligeable - qu'enfant, il était ami avec Daniel Levac et Charles Hamelin.

Donc les trois formaient un trio.

OK, mais encore ?

Disons que le "mais encore" des enquêteurs avait pris une direction, laquelle à défaut d'être très éclairante, n'était pas négligeable non plus. Les quelques enseignants, qu'ils avaient réussi à retracer, disaient tous que le trio chahutait beaucoup en classe.

Ouais, bon. Mais était-ce une raison suffisante pour les assassiner ?

La réponse était : non.

L'information principale vint de quelques camarades de classe retrouvés grâce au registre en ligne de l'école secondaire. Ils et elles n'hésitèrent pas à dire que les trois garnements cherchaient continuellement la bagarre et s'en prenaient souvent à des jeunes à l'extérieur de l'école. Certains des répondants reconnurent qu'eux-mêmes avaient été victimes de leur méchanceté.

Tiens donc !

Les trois lascars étaient donc des intimidateurs. Avaient-ils intimidé quelqu'un au point que trente ans plus tard, ce dernier aurait pris sa revanche ?

La réponse était : peut-être.

Alors que les médias parlaient d'un tueur en série à Pointe-aux-Trembles, les enquêteurs, eux, pensaient plutôt à un tueur assoiffé de vengeance.

Une nuance importante quand même. En règle générale, un tueur en série tue n'importe qui pour aucune autre raison que pour le plaisir de tuer. Alors que là, au vu de ce qu'ils avaient appris, les enquêteurs étaient presque à 100% certains que le tueur de Levac, Hamelin et Dubreuil avait ses raisons. Tordues, certes; mais légitimes, à ses yeux du moins.

N'empêche que la question demeurait.

Qui avait été harcelé au point de vouloir prendre une revanche trente ans plus tard ? Qui ? Et ce "qui" était quelqu'un de pas très équilibré et d'extrêmement dangereux. Personne n'en doutait dans l'équipe du lieutenant-détective Alexandre Denis. Quelqu'un qu'il fallait pincer le plus rapidement possible avant qu'il ne fasse encore plus de ravages.

Mais ...

16

... on était à la mi-décembre, la neige tombée en novembre avait fondu. La température était anormalement douce et il pleuvait presque tout le temps. Le moral des troupes du lieutenant s'en ressentait.

Tant et si bien que ce jeudi-là, une sérieuse mise au point dans l'enquête s'imposait. Et comme de raison, ça ne manqua pas : "Le tueur frappe les vendredis soirs très tard, fit le lieutenant : "Selon vous, est-ce que c'est important ? demanda-t-il, plus pour secouer l'apathie qui gagnait l'équipe que par réel besoin d'entendre la réponse.

"Important, je ne sais pas. Il n'est peut-être pas disponible les autres soirs, avança Judith Chomsky en haussant les épaules.

"Moi, j'ai tendance à penser qu'il frappe quand ses victimes sont disponibles. Ça c'est en admettant qu'on soit disponible pour se faire démolir la face et transpercer le coeur avec une épée, fit Jérôme Vandal en grimaçant.

Rires.

"Peut-être que l'emploi du temps du tueur deviendra important quand nous soupçonnerons quelqu'un, intervint Guy Lambert.

"Ouais ben, pour l'instant, on ne sait même pas où regarder, fit Frank Régimbald, toujours aussi hop la vie depuis quelque temps.

"Je ne suis pas d'accord, Frank, objecta Sans-Souci. "On a plutôt l'embarras du choix avec tous ceux que ces trois-là ont harcelés dans le passé."

"L'embarras du choix, remarqua Aya Diouf. Pas tant que ça, au fond. Je pense qu'on peut exclure ceux qui ont admis avoir été intimidés, non."

"En effet, Aya, approuva le lieutenant. "Cherchons plutôt parmi ceux qu'on a pas rejoints, ceux qui ont refusé de répondre à nos questions et tant qu'à faire, ceux qui nous ont fermé la ligne au nez."

"Et il y en avait quand même un bon nombre, intervint Vandal qui poursuivit : "Évidemment, ils avaient le droit de ne pas répondre à nos questions. Ce n'est pas comme si, on avait un mandat pour les forcer à répondre."

"Non pas de mandat. Du moins pas pour l'instant, reconnut Alexandre Denis.

"Parmi ceux qu'on a pas réussi à rejoindre, il y a un nom qui m'a frappé et je suis certain qu'il va vous frapper aussi, fit Dave Sans-Souci. Il se nomme, croyez-le ou non, Damoclès Boivin."

Damoclès ... Hein !?!

Stupéfaction générale.

C'était comme si Dave Sans-Souci venait de lâcher une bombe en pleine réunion. Pas une bombe de l'envergure d'une bombe atomique, mais une bombe quand même. Qui, grand Dieu, pouvait affubler un enfant d'un tel prénom !?! Un prénom aussi chargé de symboles.

**N'Guyen rompit le silence éberlué qui s'ensuivit : "Damoclès ! Ben voyons-
donc, tu nous fais marcher, Dave, rigola-t-il.**

"Pas du tout. C'est bien son prénom et son nom de famille n'est pas Papandréou ou Papadopoulos, mais bien, Boivin. Donc en principe, c'est un québécois pure laine." Un peu plus et Sans-souci se mettait à chanter "Gens du pays, c'est votre tour de vous laisser parler d'amour."

Heureusement, il n'en fit rien : "De toute manière, poursuivit-il, on perd sa trace après le cégep ... Peut-être qu'il est mort jeune. Mais dans ce cas-là, il y aurait un acte de décès. Je n'en ai trouvé aucun au nom de Damoclès Boivin. "

"Damoclès ... L'épée de Damoclès expliquerait les coups d'épée, non ? avança Judith Chomsky.

"Intéressante réflexion, Judith, fit Alexandre Denis. "La légende grecque veut que l'épée planait au-dessus de la tête de Damoclès et le menaçait. Ce qui reviendrait à dire que si Damoclès Boivin est le tueur, il inverse les rôles avec un sens de l'humour assez macabre, merci."

"Mais ce n'est pas impossible, insista Judith Chomsky.

"Non, ce n'est pas impossible, admit le lieutenant. Lentement mais sûrement, Alexandre Denis et ses collègues revenaient de leur stupéfaction. Il était temps.

"En tout cas, moi, si je m'étais appelé Damoclès, j'aurais sûrement changé de prénom, dit N'Guyen.

"Chose étrange, le type semble avoir aussi changé son nom de famille, remarqua Marie Garneau.

"Peut-être qu'il a tout rejeté en bloc. Il devait en vouloir à ses parents pour le prénom qu'ils lui ont donné et... "

"En tout cas, moi je leur en aurais voulu et pas à peu près, nota Vandal.

"Parmi ceux que vous avez rejoints, quelqu'un se souvenait-il de lui ? demanda le lieutenant à la ronde.

Ce fut encore Sans-Souci qui répondit : "Une dénommée Jasmine Lambert, aujourd'hui mariée à un Trudel, se souvenait de Damoclès Boivin. Elle l'a décrit comme un gros garçon, boutonneux, les cheveux gras, qui lui faisait de l'oeil au secondaire. Elle m'a aussi dit qu'elle se moquait de lui avec ses copines."

"Mmmm ... ouais ... donc elle pourrait, au même titre que nos trois victimes, s'exposer à une vengeance ... Il faut qu'on retrouve Damoclès Boivin à tout prix. Quel que soit son nom aujourd'hui, fit le lieutenant.

Tout le monde hocha la tête.

Tout le monde avait compris.

Damoclès Boivin, tel que décrit, était certainement, à l'époque, une cible idéale pour le trio d'intimidateurs. Et puis, il y avait les coups d'épée et ce qu'ils évoquaient. Conséquemment, Damoclès Boivin était très certainement une personne d'intérêt, autrement dit, un suspect.

Et que ça leur plaise ou non, les enquêteurs eurent alors droit à un autre tableau récapitulatif. Armé de son crayon gras, le lieutenant inscrivit :

- a) Le tueur frappe les vendredis soirs tard. Une question de disponibilité pour lui ou pour les victimes ? Possiblement les deux.*
- b) Le tueur est définitivement un homme. Aucune femme, si forte soit-elle, ne pourrait tuer un homme avec la méthode utilisée.*
- c) Qui était Damoclès Boivin avant qu'on perde sa trace ?*
- d) Fait à noter, le bras cassé du pharmacien.*
- e) Qui, parmi les élèves, a eu un bras cassé à l'époque ? Damoclès Boivin ?*
- f) Les coups d'épées au cœur sous-entendent que le tueur connaissait la légende et l'utilisait à sa façon. Humour noir.*
- g) Damoclès Boivin savait-il que Jasmine Lambert se moquait de lui ?*
- h) Jasmine Lambert-Trudel est-elle en danger ? Doit-on la prévenir ?*

Après en avoir discuté en équipe, il fut décidé de ne pas prévenir Jasmine Lambert-Trudel, pour l'instant. Pourquoi l'inquiéter inutilement ? Était-ce la bonne décision ? Peut-être bien que oui. Peut-être bien que non.

17

Le vendredi de cette même semaine, Jasmine Lambert-Trudel alla rencontrer le Dr. Christian Doyon pour un rendez-vous préliminaire. Il s'agissait pour le chirurgien d'évaluer le travail qu'il aurait à faire sur le visage de sa future patiente. Cette rencontre faisait partie de la procédure. Preuve que le Dr. Doyon était consciencieux. Dans le milieu de la chirurgie esthétique, des charlatans, il y en avait. Le Dr. Doyon n'en était pas un, sa renommée en faisait foi. Jasmine Lambert-Trudel se sentait en confiance avec lui.

En sortant de la clinique, elle se rendit rue Sherbrooke O. dans un chic salon de thé où elle rejoignit sa grande amie et confidente Lydia Daveluy, celle-là même qui s'était fait refaire les seins par le célèbre chirurgien. "Alors raconte, fit Lydia en portant délicatement sa tasse de thé à ses lèvres pulpeuses.

"Je l'ai trouvé rassurant. Il m'a dit que ce serait une opération mineure. Ça ne se fera pas avant le mois de janvier parce que la clinique ferme ses portes pour la période des fêtes."

"Ça te va ?"

"J'aurais préféré avant Noël, mais bon, je comprends qu'il veuille prendre des vacances comme tout le monde."

"Il est très séduisant, tu ne trouves pas ?"

"Oui, très séduisant ... C'est drôle, mais en le voyant j'ai eu l'impression de le connaître. Je ne sais pas pourquoi. Ses yeux peut-être, fit Jasmine, songeuse."

"À moins que tu aies vu sa photo dans le magazine Elle. Il y avait un article sur lui, il y a quelques semaines."

"Non. Je n'ai pas lu l'article dont tu parles. C'est ailleurs que ... Mais où ? L'intensité du regard, le ... enfin, je ne sais pas. Bah ! Ça n'est pas important de toute manière. L'important est qu'il puisse me rafistoler, non, répondit Jasmine, non sans un brin d'humour mêlé d'un soupçon d'appréhension."

" Ouais. Tu as raison ... Euh ... As-tu dit à ton mari que tu le rencontrais, aujourd'hui."

"Non. De toute manière, ce que je fais ou ne fais pas le laisse complètement indifférent. Il est trop occupé à baiser sa secrétaire."

"Je suis vraiment désolée pour toi, Jasmine. Tu ne mérites pas ça."

"Parlant de mérite, as-tu entendu parler des meurtres en série à Pointe-aux-Trembles ?"

"Qui n'en a pas entendu parler. C'est affreux !!"

"Les trois victimes, je les connaissais à l'époque. Je suis allée à l'école secondaire avec eux."

"Ah ! oui. Je ne savais pas que tu avais habité à Pointe-aux-Trembles, Jasmine."

"Mais oui. Bon, j'ai quitté la place depuis très longtemps mais quand même ça m'a fait quelque chose d'apprendre ça."

Et tout en dégustant des scones et sirotant du thé dans des tasses de porcelaine fine, les deux amies continuèrent à parler des trois victimes et à se demander qui pouvait bien être le meurtrier . Sans se douter qu'à quelques coins de rues de là, le Dr. Christian Doyon, assis dans son bureau, décidait du sort qu'il réservait à Jasmine Lambert-Trudel.

18

Le Dr. Christian Doyon était pensif. Revoir Jasmine Lambert après tant d'années l'avait déstabilisé. Quand il l'avait vue entrer dans son bureau avec sa démarche souple, le corps bien droit, il avait quasiment eu le souffle coupé. Jasmine était très belle. Plus belle même que dans son souvenir.

Or, il n'était plus l'adolescent timide, gros et boutonneux dont elle se moquait avec ses copines. Il avait pris du galon depuis cette époque. Les rôles étaient inversés désormais. Elle attendait de lui qu'il la rende plus belle encore. Elle dépendait de son bistouri. Ouais, ouais, ouais ...

Et bien il allait l'opérer.

Quand il avait appris par sa secrétaire qu'elle faisait appel à ses services, il s'était immédiatement renseigné sur elle. Il savait qu'elle avait été danseuse étoile aux Grands Ballets, qu'elle avait épousé un riche homme d'affaires qui la trompait.

Pendant l'entrevue, sa fragilité émotive ne lui avait pas échappée. Qui plus est, il avait senti qu'il ne lui était pas indifférent.

Il la troublait tout comme il troublait plusieurs de ses patientes. Par professionnalisme, il n'avait pas d'aventures avec ses patientes. Des femmes, il pouvait en avoir, même parmi les amies de son épouse. Et il ne s'en privait pas. Mais dans le cas de la patiente Jasmine Lambert-Trudel, il décida de faire une exception à sa règle.

Il la séduirait. La rendrait dépendante de son bon vouloir. Profiterait d'elle et de son corps de sylphide jusqu'à ce qu'il se lasse d'elle. Il se laisserait, il en était certain. Ce serait à ce moment-là qu'il la tuerait, non pas en détruisant son beau visage mais d'un coup de dague au cœur.

Oui, pour elle, il utiliserait la dague médiévale au manche incrustée de pierres précieuses qu'il venait d'ajouter à sa collection d'armes blanches. Une dague qui lui avait coûté une petite fortune. Mais il estimait qu'il n'y avait rien de trop beau pour en finir avec une femme qui avait hanté ses rêves d'adolescent.

19

Une semaine avant Noël, les membres de l'équipe du lieutenant-détective Alexandre Dennis en savaient un peu plus sur Damoclès Boivin avant que l'on ne perde sa trace. Et ce qu'ils avaient appris renforçait l'impression qu'ils avaient d'être sur la bonne voie.

Et pourquoi pensaient-ils être sur la bonne voie ? Et bien parce que la sergent-détective Marie Garneau avait retracé le seul ami que Damoclès avait à l'époque. Il s'agissait d'un dénommé Van Tran, vietnamien d'origine. Lui même, à cause de sa nationalité et de sa petite taille, avait souffert de la méchanceté du "trio infernal".

"Le trio infernal". C'était désormais sous cette appellation peu glorieuse que les détectives désignaient Daniel Levac, Charles Hamelin et Hugo Dubreuil, les trois victimes. Les détectives ne le clameraient pas sur les toits, mais à la lueur de ce qu'ils avaient appris, ils pensaient secrètement que les trois hommes avaient bien cherché le sort que le tueur leur avait réservé.

Disons, pour être plus juste, que personne dans l'équipe d'enquête ne pleurait sur leur sort. Donc, selon Van Tran, Damoclès Boivin avait eu le bras fracturé au secondaire. Et toujours selon Van Tran c'était l'oeuvre de Hugo Dubreuil.

Incidentement, Van Tran, que la sergent-déetective Marie Garneau avait eu au téléphone, s'avéra être une mine de précieux renseignements. De fait, il connaissait Damoclès Boivin depuis l'enfance. Ses parents possédaient un dépanneur pas très loin du restaurant casse-croûte appartenant aux parents de Damoclès.

Marie Garneau : "Van Tran m'a raconté que les parents de Damoclès sont morts dans un accident d'auto quand le jeune homme s'apprêtait à entrer à l'université. Comme il était enfant unique, Damoclès a hérité du casse-croûte, de la maison paternelle, de l'argent des assurances et des placements du couple. Comme il ne voulait pas s'embarrasser du casse-croûte et de la maison paternelle, c'est le notaire de ses parents, chargé de la succession, qui l'a aidé à les vendre. Semble-t-il, qu'après avoir empoché la coquette somme de cinq millions de dollars, Damoclès est parti pour un voyage en Europe. "

"Donc Van Tran fréquentait encore Damoclès au cégep, fit le lieutenant.

"Absolument. C'est après qu'il soit parti en Europe que Van Tran n'a plus eu de nouvelles."

"Ah bon. Il n'a pas cherché à savoir pourquoi ? "

"Oui et non."

"Comment ça, oui et non ?"

"Et bien, c'est Van Tran qui le dit, dès le cégep Damoclès avait pris ses distances avec lui. Damoclès s'était mis à faire beaucoup de sport, il avait beaucoup aminci, faisait attention à son régime alimentaire et courait les filles. Tant et si bien que quand il est parti en Europe, Van Tran et lui ne se fréquentaient plus."

"Tiens donc ! Et quels sports Damoclès pratiquait-il au cégep ?"

Marie Garneau se racla la gorge.

Elle avait gardé sa carte maîtresse pour la fin. Étonnant de sa part; ça ne lui ressemblait pas de ménager ses effets. Mais dans les circonstances, il était difficile de lui en vouloir car ce qu'elle révéla à ses collègues fit quasiment l'effet d'une bombe. Encore une. Décidément, dans cette affaire, les bombes se succédaient.

"Eh bien ... il pratiquait régulièrement la natation, la boxe et l'escrime."

Oh boy, oh boy, oh boy, la boxe et l'escrime !!

Les premiers moments d'euphorie passés, le lieutenant revint sur le plancher des vaches. Le témoignage de Van Tran était intéressant à n'en pas douter, mais on ne savait toujours pas comment s'appelait maintenant Damoclès Boivin.

"Ouais, fit-il, je me demande si le notaire qui s'est occupé de la succession des parents de Damoclès vit encore. Si tel est le cas, ce serait bien de pouvoir lui parler."

"Il vit encore, lieutenant, fit Marie Garneau, tout sourires.

"Il vit encore ?"

"Oui lieutenant. J'ai fait une petite recherche et j'ai trouvé son nom. Le notaire Gaston Dumas. C'est maintenant un vieux monsieur à la retraite, il a quatre-vingt-quatre ans. Je l'ai appelé et il serait prêt à vous rencontrer demain matin chez-lui."

"Décidément Marie, tu t'es surpassée !!"

"Je me surpasse souvent, lieutenant. Mais vous ne le remarquez pas tout le temps, rigola la sergent-déetective."

Alexandre Denis éclata de rire : "Touché !"

20

10h00, le lendemain matin.

Le lieutenant sonna à la porte d'une demeure victorienne située en bordure du fleuve Saint-Laurent dans le Vieux Pointe-aux-Trembles. Étant donné qu'il connaissait mal l'arrondissement, il avait consulté Google Maps avant de venir.

Dans la foulée, toujours en utilisant Google, il avait vu la photo de la maison ancestrale construite en 1920. Avec ses tourelles, ses colonnes blanches et sa galerie, elle représentait, en ce matin glacial de décembre (toujours pas de neige mais, au moins, la pluie avait cessé), une sorte de havre de réconfort.

Impression de réconfort qui ne fut pas démentie quand le notaire Dumas, en personne, vint lui ouvrir la porte. Gaston Dumas était un grand vieillard, les cheveux tout blancs, avec un bon sourire aux lèvres et une solide poignée de mains.

Le premier contact établi, les deux hommes passèrent dans une vaste pièce qui devait servir, à la fois de bureau et de bibliothèque au notaire. Deux des murs comportaient des étagères en chêne pleines de bouquins, certains reliés en cuir.

La pièce était éclairée grâce à une grande fenêtre devant laquelle il y avait une table de travail en chêne avec un ordinateur portable dessus. Des classeurs, à côté. Un tapis persan, un vrai, couvrait une partie du plancher en pin. Dans le coin opposé, deux confortables fauteuils en cuir souple étaient disposés devant un foyer. Foyer dans lequel un feu flambait.

Réconfort garanti

Par la fenêtre sans rideaux, qui n'en avait nullement besoin d'ailleurs, on entrevoyait le terrain avec ses arbres dénudés en cette période de l'année, terrain qui menait au fleuve. Le lieutenant se fit la réflexion que la vue devait être magnifique l'été.

Le notaire Dumas lui demanda s'il désirait un café. Alexandre Denis déclina l'offre. Du café, il en avait suffisamment bu depuis son réveil à six heures du matin. Et puis, il avait hâte de poser ses questions et surtout d'obtenir des réponses, si possible. Il s'apprêtait à expliquer l'objet de sa visite quand le notaire Dumas le devança.

"Votre collègue m'a dit hier au téléphone que vous désiriez avoir des précisions au sujet de l'héritage de Damoclès Boivin ... Pourquoi, après tout ce temps, lieutenant ?"

Il n'y avait aucune agressivité dans le ton du notaire. Mais le message était clair. Le notaire n'accepterait pas d'explication à la va-comme-je-te-pousse.

Exactement ce que le lieutenant avait l'intention de faire. Dans le style "une simple enquête de routine". La détermination du notaire l'obligea à revoir sa stratégie. Or révéler le processus d'une enquête était contre le règlement. Devoir de réserve et blablabla. D'un autre côté, le notaire était, lui aussi, tenu au secret professionnel.

Impasse. Alors que faire ?

Le lieutenant comprit que, s'il voulait obtenir des renseignements, il avait intérêt à jouer franc jeu. Donnant donnant, quoi. Et comme il savait être souple à l'occasion et qu'en plus ce n'était pas la première fois qu'il enfreignait le foutu règlement, il abattit ses cartes.

"Eh bien, répondit-il, nous enquêtons sur les trois meurtres qui ..."

Le lieutenant raconta alors comment son équipe et lui en étaient venus à penser que les meurtres des trois résidents de Pointe-aux-Trembles avaient été perpétrés par vengeance et : ... c'est ainsi que nous nous sommes penchés sur le passé des victimes. Suite à certains témoignages, nous avons découvert qu'un dénommé Damoclès Boivin avait subi du harcèlement, et le terme est faible, de la part du trio d'intimidateurs que les victimes étaient à l'époque. Le tout confirmé par un ami d'enfance de Damoclès Boivin, un certain Van Tran. Lequel nous a dit pour l'accident qui a coûté la vie aux parents de Damoclès. Il nous a aussi parlé de l'héritage et dit qu'une fois l'argent perçu, Damoclès était parti pour un voyage de

quelques mois en Europe. Ensuite, Van Tran a perdu sa trace. C'est aussi notre cas. Nous avons vérifié les actes de décès au cas où l'homme serait décédé mais nous n'avons rien trouvé. On en a conclu que Damoclès Boivin a dû changer de nom. Si bien que nous avons pensé que vous, étant chargé de la succession, en sauriez davantage."

Le notaire, qui avait écouté attentivement le long exposé du lieutenant sans intervenir, fit alors cette remarque : "Je n'ai jamais compris pourquoi les Boivin ont appelé leur unique enfant, Damoclès. Ce prénom ne lui rendait pas service, vous imaginez bien."

Alexandre Denis hochait la tête. Il imaginait bien, il va sans dire.

"Je connaissais bien le couple, poursuivit le notaire. "Des gens simples qui travaillaient beaucoup. Ils avaient près de quarante ans tous les deux quand Damoclès est né. Oh, ce n'est pas qu'ils n'aimaient pas leur enfant, bien sûr. Mais le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils n'étaient ni l'un ni l'autre des spécialistes de la mythologie grecque. Pas plus d'ailleurs que des diététiciens."

Le vieux notaire, qui ne manquait pas d'humour, eut un pâle sourire : "Le pauvre Damoclès était gavé de hot-dogs et de hamburgers servis dans leur restaurant casse-croûte. Enfant et adolescent, il était timide et souffrait manifestement d'obésité. Et avec un prénom comme le sien, je ne suis pas étonné qu'il ait été la proie d'intimidateurs."

Alexandre Denis hochait la tête, une fois de plus. Sentant que le notaire était sur une lancée, il attendit la suite.

"À la mort de ses parents, Damoclès s'apprêtait à entrer à l'université. En médecine si ma mémoire est bonne."

En médecine, tiens donc ... Qui dit études en médecine, dit bonne connaissance de l'anatomie. Le lieutenant en prit mentalement note.

"Il avait changé. Il n'était plus ni timide, ni obèse. Il était devenu un grand jeune homme à l'allure athlétique ... À sa demande, je me suis occupé de la succession et je l'ai conseillé pour la vente du restaurant et de la maison paternelle dont il ne voulait pas. Jusque-là, je pouvais comprendre."

Le notaire marqua une pause, histoire de reprendre un souffle qu'il avait court : "Mais quand tout fut réglé et qu'il s'est retrouvé, avec en plus l'argent des placements et des assurances, à la tête d'une fortune de plusieurs millions de dollars, et qu'il m'a cavalièrement retiré la gestion de ses affaires en alléguant qu'il allait confier le tout au père de l'un de ses camarades, je n'ai pas compris ... Par la suite, j'ai appris qu'il était effectivement parti pour un voyage en Europe. Je ne l'ai jamais revu."

"Vous avez mentionné qu'il vous avait retiré la gestion de ses affaires de manière cavalière. Qu'entendez-vous par là, monsieur Dumas ?"

"En fait, lieutenant j'aurais pu utiliser le terme méprisant."

"Mmm ... il ne vous aurait pas donné le nom du père du camarade en question, par hasard ?"

"Non. Et franchement, je n'ai pas cherché à savoir."

"Puis-je vous demander, pourquoi ?"

"Damoclès avait dans le regard une sorte de froideur implacable, rare chez un aussi jeune homme, une froideur qui n'incitait pas à tenter d'en savoir davantage ... En un mot, il me faisait peur."

"Ah oui ! À ce point ?"

"Oui, à ce point, lieutenant."

"Donc vous ne savez pas s'il a fait des études en médecine après son voyage en Europe."

"Je l'ignore."

"Mmm ..."

"À mon tour de vous poser une question, lieutenant. Le soupçonnez-vous d'avoir perpétré les trois meurtres ?"

Alexandre Denis hésita avant de répondre : "Il est trop tôt pour affirmer quoi que ce soit, monsieur Dumas."

"Je vois, sourit le notaire, qui voyait surtout que le lieutenant ne voulait ou ne pouvait se commettre.

"Au fait, monsieur Dumas, connaissiez-vous les victimes ?"

"Charles Hamelin et Hugo Dubreuil, oui ... Dans la mesure où l'on connaît son garagiste et son pharmacien, évidemment."

"Mmm ... "

"Je vous avouerai, lieutenant, que c'est quand même difficile de les imaginer en intimidateurs quand ils étaient jeunes."

"Mmm ..."

"N'empêche qu'un être normalement constitué n'assassine pas les gens parce que trente ans auparavant, ils l'ont intimidé."

"Je crains que nous n'ayons pas affaire à un être normal, monsieur Dumas."

Le notaire frissonna : "J'espère que vous trouverez le coupable qui qu'il soit, lieutenant."

Le vieil homme pensait-il à Damoclès Boivin, alias ???

Probablement.

21

Ce soir-là, Alexandre Denis arriva à la maison vers 20h00.

Eh ben oui, avec ses collègues, il avait dû assister au cinq à sept organisé au quartier général par le commandant Brière, comme à chaque année avant Noël. Personne dans la Division n'avait envie d'aller grignoter quelques branches de céleri, des petits sandwiches pas de croûte, boire du mauvais vin en disant des banalités. Bien sûr que non. Mais bon, c'était la coutume.

À la maison du Carré St-Louis, ce n'était pas très jojo. Les jumelles avaient attrapé la grippe à la maternelle. Elles étaient déjà au lit. Nicolas, le fiston de quinze ans, ne valait guère mieux. Il toussait et mouchait sans cesse. Ce qui n'arrangeait pas l'humeur massacrate qu'il avait depuis qu'il s'était disputé avec sa blonde Noémie quelques jours auparavant.

Pour compléter le portrait, Kim avait un gros mal de gorge et était légèrement enrouée. Alors pour l'esprit du temps des Fêtes chez les Lemelin-Denis, on repassera.

Cependant, la grippe saisonnière, qui s'attaquait à une partie de la famille, n'avait pas empêché la vaillante Armande, nounou et cuisinière en résidence, de confectionner de délicieuses tourtières pendant qu'elle préparait un bouillon de poulet pour les malades. Tourtières auxquelles Alexandre ne pouvait résister. Ainsi, pendant que Kim buvait son bouillon de poulet à petites gorgées, il se servit une large pointe de tourtière.

Armande s'étant discrètement retirée dans sa chambre, le couple était seul dans la cuisine.

"On ne pourra pas aller chez mes parents en Mauricie cette année. Pas question de leur refiler la grippe, fit Kim en toussotant.

"Évidemment, répondit Alexandre, soulagé dans son for intérieur. Ce n'était pas qu'il n'aimait pas Michelle et Jacques Lemelin, bien au contraire. Mais étant donné que son équipe et lui étaient au beau milieu d'une enquête, laquelle, il n'en doutait pas, allait désormais prendre toute son attention sans parler de tout son temps, il doutait même de pouvoir prendre les quelques jours de congé auxquels il avait droit.

Il repensa à sa conversation avec le notaire Dumas. Damoclès Boivin, quel que soit nom aujourd'hui, avait eu l'intention de faire des études en médecine. Les avait-il faites ? Se rendant compte que son mari avait l'esprit ailleurs, Kim lui demanda à quoi il pensait.

On eut dit que Kim avait la voix moins enrouée. Le bouillon de poulet avait dû faire effet. Ah, les bonnes vieilles recettes de grand-mère. La précieuse Armande les connaissait toutes.

"Je pensais à ma rencontre avec le notaire Dumas. Tu sais le ..."

"Je sais. Et alors ?"

Kim était au courant pour l'enquête sur le triple meurtre. Et même si Alexandre ne lui en aurait rien dit, en qualité de journaliste d'enquête, elle aurait quand même su. Alexandre, qui avait compris depuis belle lurette qu'il ne servait à rien de prendre des faux-fuyants avec elle, ne lui cachait plus rien de ses enquêtes.

"Il m'a signalé que Damoclès Boivin avait l'intention de faire des études en médecine. Déjà que nous soupçonnions le personnage d'être possiblement le tueur, disons que ça en ajoute une couche à nos soupçons."

"Et quel est ton plan de match à partir de ça ?"

"Mon plan de match ! Et ben, étant donné qu'on ne sait pas quel nom il porte maintenant, il nous faut découvrir comment il s'appelle. De toute manière, nous devons examiner tous les profils de ceux qui ont étudié en médecine, il y a environ vingt ans."

Alexandre alla reprendre une seconde pointe de tourtière. Certains pourraient dire qu'il mangeait ses émotions. Eh ben pas du tout. Dans son cas, ce n'était pas une affaire d'émotions mais de gourmandise.

Il était un de ces rares chanceux qui ne prenaient pas une once de poids quand il faisait des excès dans la nourriture. Et il en profitait. Faut dire qu'il pouvait se le permettre. Il s'entraînait régulièrement et était, à quarante-cinq ans, dans une forme splendide.

"Ce n'est pas une mince tâche, commenta Kim en reprenant du bouillon de poulet.

"Non, pas une mince tâche. Mais je ne vois pas comment faire autrement."

"Donc, selon vos calculs, Damoclès Boivin aurait changé de nom après le cégep, fait possiblement des études en médecine et après une trentaine d'années aurait décidé de prendre une revanche sur ses trois intimidateurs à l'époque où il était adolescent. C'est bien ça ?"

"En gros, oui."

"Mais alors que faites-vous de ... comment s'appelle-t-elle déjà ..."

"Jasmine Lambert, aujourd'hui mariée à un Trudel."

"Je le répète, qu'allez-vous faire de cette femme. Elle se moquait de lui à l'époque, non ?"

"Je vois où tu veux en venir, Kim. Bon, nous avons décidé de ne pas l'inquiéter inutilement. Mais plus l'enquête avance, plus ..."

"Vous devez la prévenir d'une manière ou d'une autre. Sinon vous risquez d'avoir sa mort sur la conscience, fit Kim, implacable.

Kim était de bon conseil en général. Mais là, du point de vue de son mari, elle exagérait. Faisant mine de se protéger la tête, il s'exclama : "Ayoye !!!"

"Ce n'est pas le moment de plaisanter, Alexandre, fit Kim. "Si vous ne vous trompez pas sur la dangerosité de Damoclès Boivin, quel que soit nom maintenant, elle court un grand danger."

"Je le sais, Kim. Écoute, nous lui avons brièvement parlé au téléphone. Nous savons qu'elle est une ancienne ballerine mariée à un riche homme d'affaires du nom de Trudel, que le couple n'a pas d'enfants et qu'elle ne travaille pas à l'extérieur. Mais nous ne savons pas comment elle réagirait face au danger. Son comportement pourrait mettre la puce à l'oreille du tueur et provoquer exactement ce qu'on tente d'éviter."

"Mouais, vu comme ça." Manifestement Kim n'était pas convaincue.

Alexandre tenta de la rassurer : "Il y a un autre moyen de la protéger. Pas parfait, j'en conviens ... Mais pour l'instant, on peut organiser une surveillance discrète de ses allées et venues."

"Et tu penses que ce sera suffisant ?"

Alexandre soupira : "Je l'espère, oui."

Kim n'insista pas. Elle comprenait que, dans son métier son mari, avait à prendre des décisions difficiles. Elle savait qu'il était présentement déchiré. Donc, le mieux qu'elle puisse faire pour lui était de le supporter. Point à la ligne.

22

Le lendemain, en arrivant au Centre d'enquête, Alexandre Denis apprit que deux de ses collègues s'étaient portés malades. La grippe saisonnière. Dire que c'était une surprise pour lui eut été faux. Il s'y attendait. Les enquêteurs de police pouvaient, eux aussi, en être atteints, pas vrai.

Il faudrait donc faire sans Judith Chomsky et sans Guy Lambert, lesquels se sentaient déjà patraques depuis une couple de jours. Ce fut donc avec une équipe réduite (comme si on avait besoin de ça en pleine enquête) que le lieutenant démarra la réunion du matin.

La veille, entre sa rencontre avec le notaire Dumas et le cinq à sept du commandant Brière, il avait à peine ébauché un plan de match. Ainsi, optant pour l'approche coup-de poing, il annonça à ses collègues qu'ils feraient mieux d'oublier le congé des Fêtes. Personne ne rouspéta.

Tous comprenaient, sans qu'on leur fasse un dessin, qu'avec la menace que représentait Damoclès Boivin, alias, on ne savait trop qui, il leur fallait agir vite.

Si tant est qu'agir vite fut possible. En tout cas, conscience professionnelle oblige, ils essaieraient.

"Je propose donc, qu'à tour de rôle, nous suivions Jasmine Lambert-Trudel dans tous ses déplacements. Cela implique une surveillance les soirs aussi, fit le lieutenant.

"À moins que, pendant le temps des Fêtes, Damoclès prenne une petite pause, avança Régimbald, mi-sérieux.

"On ne peut présumer de rien avec un type comme ça, rétorqua le lieutenant.

Tous opinèrent du bonnet. Y inclus Régimbald.

Alexandre Denis continua : "Et pendant ce temps le reste de l'équipe sera à l'ordinateur et examinera tous les profils d'étudiants en médecine en remontant vingt ans en arrière. Je vous rappelle qu'en médecine, pour devenir généraliste, ça prend cinq ans d'études. Quant aux spécialistes, ils doivent étudier pendant au moins dix ans pour pouvoir exercer."

"Des heures de plaisir que vous nous proposez là, lieutenant, rigola Dave Sans-Souci.

"Bof, je suis comme ça, le cœur sur la main, répondit le lieutenant avec un léger sourire. "À tel point que pour Noël et le jour de l'An vous aurez droit à un repas en famille. C'est-y pas beau ça."

Tout le monde rit parce que c'était la seule façon d'éviter de chialer.

"Et si ça peut vous rassurer, je serai de la partie, conclut le lieutenant.

Alexandre Denis n'était pas homme à rester dans son bureau pendant que ses collègues étaient sur le terrain. Ce n'était pas dans sa nature. Il n'était pas entré dans la police pour pousser le crayon.

Tous les membres de son équipe, y compris Régimbald, le récalcitrant de service, le respectaient pour son implication dans l'action.

Applaudissements.

"En plus, ajouta le lieutenant, ce serait bien d'entrer en contact avec Van Tran pour lui demander de passer au Centre d'Enquête rencontrer le portraitiste. Éventuellement, un portrait-robot pourrait nous servir."

"Je m'en charge, proposa Régimbald. Décidément, le sergent-détective allait mieux. Pourquoi ? Mystère. Peut-être que dans sa vie privée, il avait eu une mauvaise passe et que maintenant elle était derrière lui. Qu'importe, il allait mieux et ce n'était pas le lieutenant qui s'en plaindrait.

23

Les jours suivants, côté surveillance et à tour de rôle comme prévu, les enquêteurs durent se taper le magasinage des Fêtes de Jasmine Lambert-Trudel. La chère dame entrait dans toutes les boutiques chics de la rue Sherbrooke Ouest et en ressortait les bras chargés de sacs.

"Ouais, il y en a qui ont du fric et pas à peu près, commenta Frank Régimbald lors de la réunion du 24 décembre au matin.

"Je pense qu'on va pouvoir cesser la surveillance de Jasmine Lambert-Trudel pour demain jusqu'au trois janvier, intervint Marie Garneau.

"C'est-à-dire ? questionna Alexandre Denis.

"Sa page Facebook, lieutenant."

"Qu'est-ce que sa page Facebook vient faire là-dedans ?"

Marie Garneau eut un sourire indulgent: "Je sais, vous n'êtes pas tellement réseaux sociaux, lieutenant. Dommage, vous devriez. On y apprend plein de choses sur les gens.

"Éclaire ma lanterne, fit le lieutenant avec un sourire lui aussi. Quoique pas très indulgent, dans son cas. Il en avait un peu marre de se faire dire qu'il n'était pas "très réseaux sociaux". Comme si, c'était une obligation de surfer sur la toile pour être dans le vent.

Percevant la légère irritation de son chef, la sergent-détective Garneau développa: "Elle a une page Facebook sur laquelle elle écrit que le 25 décembre, elle reçoit sa famille. Le 26 c'est au tour de la famille de son mari. Ensuite le couple part en Floride pour quelques jours dans leur condo. Voilà. Je ne pense pas que le meurtrier soit invité chez-elle à Montréal, pas plus qu'au condo en Floride d'ailleurs."

"Mouais ... Bon, il nous faudra quand même vérifier si le couple part réellement en Floride."

"Absolument, lieutenant."

"Oh et passant, intervint Sans-Souci, le mari a une maîtresse. Un soir que je surveillais leur maison, il est arrivé juste au moment où je terminais mon quart, vers 23h00. J'ai donc passé quelques coups de fil et bingo ! Tout le monde, dans ses bureaux, est au courant. Monsieur couche avec sa secrétaire."

"Mmm ... même si ça n'a pas d'incidence directe avec notre affaire, c'est bon à savoir, nota Alexandre Denis. Ce à quoi Rrégimbald ajouta:"En tout cas, on peut en déduire que la secrétaire ne les suivra pas Floride."

Rires.

Décidément, pensa le lieutenant, Régimbald a retrouvé la forme.

À la fin de la journée, vérification faite, le couple Trudel s'envolait pour la Floride le 27 décembre. Il fut donc décidé, en toute collégialité, que l'équipe, amputée de deux de ses membres de toute manière, prendrait congé les 25 et 26 décembre. Et puis merde, le boulot attendrait.

24

Le 25 décembre, chez les Lemelin-Denis, les malades, quoique pas encore complètement remis, étaient de moins en moins malades, si bien qu'on célébra quand même Noël comme il se doit. Mais on le fit en cercle restreint au cas où des microbes flotteraient encore dans l'air. Donc il y avait juste Kim, les jumelles, Nicolas, qui n'avait toujours pas renoué avec Noémie (mais que la perspective d'avoir des cadeaux avait rendu un peu moins grognon), Armande et Alexandre. Sans oublier les deux animaux de compagnie : Fusain le chat et Horace le chien.

Le matin, distribution des cadeaux. Pour le souper, dinde, atocas, pommes de terre en purée, légumes cuits au four, pointe de tourtière, tarte aux pommes pour le dessert. Le tout préparé avec amour par la merveilleuse Armande.

Fusain et Horace eurent droit à une part de dinde en sauce. Horace accueillit ce festin avec des petits jappements heureux. Fusain, plus discret, se contenta de ronronner.

Ah, les traditions !!

Pour Alexandre les 25 et 26 décembre furent deux jours de repos bien mérités. Au grand bonheur de sa famille, il oublia ses enquêtes pour se consacrer aux siens. Du temps de qualité qui fit le plus grand bien à tout le monde.

25

Le 27 décembre, Van Tran, l'ami d'enfance de Damoclès Boivin, alias ?? vint rencontrer le portraitiste au Centre d'Enquête. Cela s'appelait se comporter en bon citoyen. Les enquêteurs lui en surent gré. D'autant que sa description du jeune homme était précise. Est-ce qu'elle leur rendrait les choses plus faciles ?

C'était ce qu'on allait vérifier.

Les jours suivants, exempts de la surveillance de Jasmine Lambert-Trudel pour cause de séjour en Floride, les détectives purent donc se consacrer uniquement aux recherches par ordinateur.

Oui, bon. Était-ce à dire que c'était dans la poche ? Pas vraiment.

Des jeunes hommes qui avaient étudié en médecine des années auparavant, il y en avait beaucoup. De quoi donner le tournis à n'importe qui. D'autant que des bruns aux yeux bruns, au nez légèrement aquilin, au menton volontaire, au physique athlétique, il y en avait plus d'un.

À croire qu'ils avaient tous eu les mêmes parents.

"Il serait peut-être temps de publier le portrait-robot, avança Judith Chomsky, de retour au travail tout comme Guy Lambert d'ailleurs. Les deux sergents-détectives enfin guéris de la foutue grippe saisonnière.

"Nan, pas tout de suite, la contra le lieutenant. "Pour l'instant, ce n'est qu'un instrument de travail pour nous. Autrement, imagine le nombre d'hommes qui se sentiraient visés. Sans parler de la puce à l'oreille du tueur. On ne veut pas ça. Nous le publierons en dernier recours, seulement. "

"Et selon vous, c'est quand le dernier recours, lieutenant ? riposta Judith qui n'avait pas perdu son sens de la répartie pendant sa grippe.

"En temps et lieu, fit Alexandre Denis. Une réponse passe-partout qu'il utilisait volontiers quand son instinct lui dictait d'attendre le moment propice. Sauf que cette fois-ci, à voir les regards ahuris posés sur lui, il devait offrir un peu plus à son équipe.

"Écoutez, dit-il, on aura beau examiner les profils d'étudiants en médecine, si on a aucun nom à inscrire, on avancera pas. Essayons donc avec le nom de famille de la mère de Damoclès Boivin ... Doiron, il me semble."

Une suggestion qui sembla rallier tout le monde.

Tant et si bien que pendant les quelques jours avant le Jour de l'An, avec le patronyme Doiron en tête, les enquêteurs se replongèrent 25 ans en arrière, et passèrent en revue les photos de diplômés en médecine.

Sans négliger, bien sûr, les noms de ceux qui avaient abandonné en cours de route et aussi les photos de ceux qui s'étaient spécialisés. Certains ayant des pages Facebook, ils les épluchèrent.

Aucun Doiron à l'horizon.

Conclusion : Damoclès Boivin n'avait pas pris le nom de famille de sa mère.

Eh merde !!

26

Quelques jours après son retour de Floride, Jasmine Lambert-Trudel reçut l'appel tant attendu. Au bout du fil, le Dr Christian Doyon, lui-même, lui annonça qu'il ne pourrait l'opérer qu'à la fin janvier seulement.

Jasmine eut du mal à cacher sa déception.

"Pour me faire pardonner ce retard, fit la voix à la fois grave et suave du chirurgien esthétique, puis-je vous inviter à prendre un verre."

Surprise mais flattée, Jasmine Lambert-Trudel - dont le mari, aussitôt revenu de Floride, s'était empressé de revoir sa secrétaire et maîtresse - répondit après une légère hésitation : "Mais oui ... pourquoi pas."

Il fut donc décidé que le célèbre chirurgien et sa patiente se rencontreraient le lendemain en fin d'après-midi au salon-bar de l'un des grands hôtels de la métropole.

.....

Le lendemain, en fin d'après-midi.

Quand Jasmine Lambert-Trudel arriva avec quelques minutes de retard, le Dr. Christian Doyon l'attendait un large sourire au lèvres, un bouquet de fleurs à la main. Il n'y avait pas à dire, il savait y faire avec les dames !!

Tellement.

Jasmine n'y vit que du feu. Rougissante comme une mariée le jour de ses noces, elle accepta les fleurs et ... plus d'un verre. Sans pour autant finir au lit avec le docteur. Lequel ne lui proposa rien de semblable pour un premier rendez-vous galant. Un empressement intempestif aurait risqué d'effrayer la belle. Or effrayer la belle n'était pas à l'ordre du jour. Ça viendrait mais dans quelques semaines seulement, pensait le chirurgien.

La belle en question, légèrement paf, accepta d'aller prendre une bouchée au restaurant de l'hôtel avec lui. Alors qu'il demandait la carte des vins "Pas de vin pour moi, fit la belle qui n'avait quand même pas complètement perdu la tête.

"Car, ajouta-t-elle en riant, je suis venue en auto et je compte rentrer chez-moi avec tous mes morceaux."

Donc, pas de vin. Et pour le repas, ce fut le choix de madame qui prévalut : pavé de saumon à la crème et aux champignons, sorbet aux framboises pour dessert, café et à "très bientôt, chère Jasmine".

Eh oui, ils s'appelaient maintenant par leurs prénoms. Jasmine et Christian et ils se tutoyaient.

Parfait, songea le Dr. Christian Doyon quand vers 22h00, il rentra chez-lui, retrouver sa déesse qui l'attendait vêtue d'un déshabillé affriolant.

"Bonsoir mon chéri, fit elle en se lovant contre lui.

27

Centre d'enquête, le lendemain matin.

"Ouais ben, je pense que Jasmine Lambert-Trudel s'est trouvé un amoureux, annonça Frank Régimbald qui avait assumé la surveillance, la veille.

Évidemment, dès le retour de Floride de la dame, les enquêteurs, à tour de rôle, avaient repris leur surveillance. Et à ce jour, il ne s'était rien passé qui vaille la peine d'être souligné. Alors pas étonnant, que l'annonce de Régimbald retienne l'attention.

"Et tenez-vous bien, poursuivit Régimbald, le type ressemble au portrait-robot avec 25 ans de plus."

OH, OH !!

"Oookay, mais encore, questionna le lieutenant. Il se méfiait un peu des déclarations à l'emporte-pièce de Régimbald; lequel avait tendance à "beurrer épais" parfois.

Voyant que son chef était moyennement convaincu, Régimbald développa.

"Vers 17h00, Jasmine Lambert-Trudel s'est rendue au salon-bar de l'hôtel Le Diplomate, rue Sherbrooke O. Là, un homme l'attendait avec un bouquet de fleurs qui devait avoir coûté pas mal cher, à mon avis. J'ai eu l'impression qu'ils ne se connaissaient pas depuis longtemps. Donc, je me suis assis au bar, j'ai commandé une eau minérale et je les ai discrètement observés. Eux étaient assis dans le coin salon. Je n'ai pas entendu ce qu'ils se racontaient, évidemment. Mais je peux assurer que l'homme faisait du charme à la belle Jasmine et pas à peu près."

Frank Régimbald but une gorgée de son café qui refroidissait. Puis il continua : "J'avais l'impression du déjà vu en examinant le type. C'est juste en commandant ma deuxième eau minérale que ça a fait tilt. L'homme du portrait-robot." Seconde gorgée de café.

"Vers 1900 le couple est passé dans le restaurant. Là, je dois dire que j'avais faim. J'ai choisi une table pas très loin de la leur et j'ai commandé un steak, frites. Je n'entendais toujours pas ce qu'ils se racontaient. Mais les choses avaient l'air d'aller bon train entre eux. Jasmine Lambert-Trudel buvait le paroles du type et paraissait conquise. Troisième gorgée de café.

"Ils prenaient tout leur temps. Le mien aussi. À tel point que pour ne pas avoir l'air fou, j'ai dû commander un dessert et du café. Finalement, ils se sont levés de table vers 21h00. Là je me suis demandé ce que je ferais s'ils montaient dans une chambre." Autre gorgée de café.

"Eh ben non. Ils sont allés reprendre leurs manteaux à la réception et sont sortis de l'hôtel. Le type a reconduit Jasmine Lambert-Trudel à sa voiture et lui a fait le baise-main. Wow. J'ai pris des photos avec mon cell. Et là j'ai hésité entre suivre Jasmine ou le suivre, lui. Finalement j'ai opté pour la suivre, elle. Elle est rentrée chez-elle comme une grande. J'ai attendu jusqu'à passé 23h00 au cas où elle ressortirait mais non, elle n'est pas ressortie."

Tout le monde applaudit. Le lieutenant aussi : "Bravo, Régimbald !"

"Remarquez que si j'avais suivi le type, on aurait au moins son adresse."

"Tu as fait ce que tu avais à faire, Frank. Parce que jusqu'à preuve du contraire, on ne sait pas si ce type est bien Damoclès Boivin. Et ce n'est certainement pas le moment de commettre une erreur sur la personne."

"Mais lieutenant, puisque je vous dis qu'il ressemble au portrait-robot. "

"Fais-nous voir les photos."

Régimbald prit son téléphone cellulaire et le fit circuler à la ronde.

On voyait l'homme s'incliner pour le baise-main, ensuite suivre des yeux Jasmine Lambert-Trudel qui démarrait. Évidemment, des photos prises à la va-vite avec un téléphone cellulaire n'étaient pas très claires.

Tout de même, l'homme avait effectivement une ressemblance avec le portrait-robot. Une fois améliorées au laboratoire de la police scientifique, on verrait bien ce qu'elles donneraient.

"Bon et en attendant, fit le lieutenant, on suivra Jasmine en tandem. Comme ça, si elle le revoit, un des deux pourra suivre le type jusque chez-lui."

Une solution qui parut convenir à tout le monde, y inclus Frank Régimbald.

Lequel ajouta : "Hem ... pour les eaux minérales et le repas que j'ai pris à l'hôtel, ça m'a coûté 250 piastres. J'aimerais ça être remboursé, lieutenant."

"Écoute, le commandant Brière a déjà accepté le temps supplémentaire, il ne devrait pas faire de problème pour tes dépenses. J'ai rendez-vous avec lui cet après-midi et je lui en parlerai."

"Okay, lieutenant. Parce que voyez-vous, je ne suis pas Crésus, moi."

"Nous non plus, Frank, commenta Alexandre Denis.

La réunion fut levée sur ces paroles reflétant une triste réalité en période d'inflation, de hausse des prix à la consommation, de guerre en Ukraine et quoi d'autre encore.

Certes, dans le contexte, les policiers n'étaient pas les plus à plaindre, n'empêche que le coût de la vie augmentait pour tout le monde, mais pas les salaires. Bizarre autant qu'étrange. Pour comprendre le principe, ça prendrait toute une enquête. Enquête que les instances politiques et juridiques n'avaient pas le temps de faire, semblait-il. Pour ça, tout le monde était aux abonnés absents.

28

Quartier général du SPVM, bureau du commandant Brière.

Dès son arrivée, le lieutenant-détective Alexandre Denis sentit que les choses ne tournaient pas rond. Brière avait son air des mauvais jours. Pas bon ça. Mais, à son grand soulagement, il comprit vite que la mauvaise humeur de son patron n'était pas dirigé à son endroit.

"Veux-tu un café, lui proposa aimablement le commandant.

"Aimablement" était un bien grand mot quand il s'agissait du ton de Brière mais au moins, son ton n'était pas agressif en ce moment.

Ben oui, depuis que sa femme lui avait offert, pour son anniversaire, une machine à café, capable de faire du café latté, cappuccino ou espresso, le commandant se faisait un devoir, sinon un plaisir, d'en offrir à tout le monde qui venait lui rendre visite à son bureau. Du café équitable acheté par madame Brière, sans aucun doute. Le lieutenant l'avait rencontrée à plusieurs reprises. Sa classe, son calme contrastaient avec le caractère bouillant de son mal engueulé d'époux.

Et pourtant le couple était marié depuis trente ans et paraissait fonctionner à merveille. Quand on dit que les contraires s'attirent ...

Bien qu'il ait déjà bu cinq cafés (pas équitables ceux-là) depuis le matin, Alexandre Denis accepta un cappuccino. Plus pour ne pas déplaire à son chef que par réelle envie de boire un sixième café, même équitable. Les cafés servis, le commandant Brière hésita avant de parler. Ça ne lui ressemblait pas.

Ho ! Ho ! pensa le lieutenant.

Enfin Brière se lança : "Figure-toi que notre cher directeur Labonté veut que je te retire l'enquête sur les trois meurtres de Pointe-aux-Trembles. Il ..."

"Hein !!"

"Ouais, il veut que je la confie à Dufault et à son équipe."

"Ben voyons donc, Dufault n'a pas d'expérience."

"Je sais. Mais Dufault est le fils d'un ami de Labonté."

"Ah ! c'est pas vrai ... Qu'est-ce que vous comptez faire, commandant ?"

"Rien pour le moment."

"Rien pour le moment ?"

"Je lui ai dit que de te retirer l'enquête paraîtrait très mal aux yeux du public. Et paraître mal aux yeux du public est la dernière chose qu'il souhaite. Tu sais comment il est l'hostie de maudit fatigant. Fait que, il accepte de te donner une couple de semaines pour résoudre l'enquête."

"C'est trop généreux de sa part, ironisa le lieutenant.

"Mouais ... Dans les conditions, ça serait bien que tu aies des bonnes nouvelles à m'annoncer, Alexandre."

"Justement, on a une piste assez sérieuse, commandant." Et le lieutenant de mettre Brière au parfum de la situation en racontant l'épopée de Régimbald, la veille. "Ce qu'il a filmé est plus ou moins clair mais les gens du laboratoire scientifique vont améliorer les images, alors ..."

"Régimbald a eu la bonne idée de filmer le type. Tu le féliciteras de ma part."

"Je n'y manquerai pas, commandant. Et en passant, il aimerait être remboursé pour ses dépenses à l'hôtel. Qu'en dites-vous, commandant ?"

"Mouais ... Ah ! et pourquoi pas. Il mérite bien ça."

"Deux semaines pour résoudre l'enquête, je doute que ce soit suffisant, commandant."

"Moi aussi, Alexandre. Bah, on trouvera bien un moyen de contourner l'ultimatum."

Décidément, songea le lieutenant en quittant le bureau de chef, Brière évolue. Pour le mieux, heureusement. Pourvu que ça dure.

29

Chez les Lemelin-Denis, la vie avait repris son cours normal. Les jumelles étaient retournées à la maternelle. Nicolas au collège. Oh et incidemment, il avait repris avec Noémie. Son commentaire : "C'est full cool. "

Cette manie qu'avait l'ado d'utiliser des expressions anglaises tapait royalement sur les nerfs du lieutenant. Au début, il avait tenté de corriger son fiston, mais voyant qu'il prêchait dans le désert, il en avait pris son parti. Avec Nicolas, il lui fallait choisir ses combats. Autrement, un ado étant un ado, ça devenait infernal. En souhaitant que la fichue manie lui passe avec le temps.

Mais ce n'était pas de ça dont Kim et Alexandre s'entretenaient, une fois les petites couchées, Nicolas dans sa chambre et Armande, dans la cuisine, occupée à dresser un menu pour la fin de semaine.

Eh oui, Michèle et Jacques Lemelin, les parents de Kim, venaient à Montréal passer deux jours. Kim s'en réjouissait. Après tout, elle ne les avait pas vus aux Fêtes à cause la grippe et ils lui manquaient.

Alexandre, qui avait perdu ses parents quand il avait quinze ans, comprenait très bien son besoin de les voir. De les serrer dans ses bras.

"Vas-tu pouvoir te libérer en fin de semaine? lui demanda Kim.

"Probablement samedi pour la soirée ... Autrement, je ne peux pas laisser les gens de mon équipe travailler comme des malades, alors que moi, je passerai du bon temps avec la famille."

"Je comprends, bien sûr ... À part ça, s'informa Kim, à laquelle les moindres modulations dans la voix de son mari échappaient rarement. Et là, il était préoccupé, ça s'entendait.

"Imagine toi que Labonté nous mets de la pression encore une fois, expliqua Alexandre.

"Ah oui et comment ?"

"Il a demandé à Brière de me retirer l'enquête sur les trois meurtres de Pointe-aux-Trembles pour la confier à un jeune lieutenant sans expérience. Dufault son nom. Et pourquoi Dufault. Et bien parce qu'il est le fils d'un de ses amis."

"Ben voyons donc !! Qu'est-ce Brière compte faire avec ça ?"

"Pour l'instant, il a convaincu Labonté de me donner encore une couple de semaines pour résoudre l'enquête."

"Ouais, c'est peu, grimaça Kim.

"Très peu, en effet."

"Le directeur Labonté ne te piffe vraiment pas. C'est quand même incroyable, non !"

" Une antipathie naturelle et mutuelle. Je ne l'aime pas, moi non plus."

"Sauf que c'est lui le grand patron."

"En effet. En tout cas, Brière m'a dit qu'on trouverait bien un moyen de contourner son ultimatum. Remarque que si Brière n'était pas impliqué, je pourrais faire un grief. Mais je ne ferai pas ça à Brière."

"Je me trompe ou vous êtes vraiment devenus complices, toi et Brière."

"Jusqu'à un certain point, oui, sourit Alexandre."

Kim secouant la tête : "Oh, toi et ton cynisme. Tu te méfies tout le temps. "

"Déformation professionnelle, sans doute."

"Sans doute, répliqua Kim avec un sourire entendu."

30

Le Dr. Christian Doyen était plutôt content de la soirée passée en compagnie de Jasmine Lambert-Trudel. L'affaire, il en aurait mis sa main au feu, était dans le sac avec elle. Il allait la baiser en la forçant à commettre les actes les plus dégradants qui soient, la rendre dépendante affectivement et quand il le jugerait bon pour lui, certainement pas pour elle, haha, il la tuerait.

Or la tuer était simplement une question de temps et de patience. S'il brusquait les choses, il risquait gros. Les policiers, même les plus imbéciles, pourraient établir un lien avec les trois autres meurtres. Et ça, pas question.

Le problème, si c'en était un, haha, était qu'il avait pris goût à tuer. Une sensation à nulle autre pareille. Alors que faire pour remédier à cette envie qui le démangeait de plus en plus ? Qui tuer, avec la même technique (cette technique, il y tenait) sans qu'on fasse une relation avec son passé ? Il devait donc brouiller la piste dans la mesure du possible, mais comment ?

Hum ... Oui, oui, oui, il avait trouvé. Ha ha ha !!

31

Le mardi suivant la visite des parents de Kim chez les Lemelin-Denis, le corps d'un itinérant fut trouvé dans une ruelle par les éboueurs qui faisaient la cueillette des ordures ménagères.

Les éboueurs avaient failli embarquer le corps dans leur camion sans s'apercevoir que c'était un corps. *Because*, il avait neigé dans la nuit, si bien que tout était recouvert d'une fine couche de neige. Les sacs à ordures et le corps.

Mais quand ils avaient constaté que c'était un corps qu'ils s'apprêtaient à déverser dans la fourrière municipale, ils avaient été sidérés.

Horreur !!

Aussitôt, ils avaient fait le 911.

Très ébranlés(on le serait à moins) les deux éboueurs avaient répondu de leur mieux aux questions des enquêteurs. Mais que voulez-vous qu'ils disent de plus que : "ça n'arrive pas tous les jours."

Qu'auriez-vous dit à leur place ?

Bon et manque de pot, pour les indices, on repassera une fois de plus. Il n'avait pas neigé depuis novembre, mais ne voilà-t-il pas, qu'en janvier, il neigeait quotidiennement.

Tant et si bien que les techniciens de l'Identification judiciaire n'avaient rien d'intéressant à produire. Des pas dans la neige, il y en avait et pas qu'un peu. Alors comment distinguer un pas d'un autre ? Impossible.

Bien entendu, l'enquête fut confiée au lieutenant-détective Alexandre Denis et à son équipe. Cela dit, des itinérants morts d'overdose ou encore de froid, il y en avait, sauf que dans ce cas précis, l'homme avait été sauvagement assassiné.

Qui plus est, la méthode utilisée rappelait étrangement celle utilisée pour tuer les trois résidents de Pointe-aux-Trembles. Le rapport d'autopsie fourni par la médecin légiste Nora Gauvin, l'épouse du sergent-détective Léo Nguyen, le confirmait. Os du visage pulvérisés, coup d'épée au cœur.

Ouah !!

Les enquêteurs se demandèrent, mais pas longtemps, s'il avaient affaire à un *copycat*, un imitateur en français, si l'on préfère. Nan, impossible. Il ne pouvait y avoir deux meurtriers possédant la même connaissance des os du visage et pouvant viser le cœur sans bavure (enfin façon de parler).

Est-ce que ce meurtre, aussi gratuit qu'inexplicable, changeait vraiment la donne ?

32

Centre d'enquête, salle de conférence.

"Ce type-là se fiche carrément de notre gueule, explosa le sergent-détective Dave Sans-Souci. Il n'explosait pas souvent mais quand ça se produisait tout le monde, dans l'équipe, sursautait. De fait, tout le monde sursauta.

"Oui et non, fit le lieutenant-détective Alexandre Denis.

"Euh ... ça ne vous dérangerait pas de développer votre pensée, lieutenant ? questionna gentiment la sergent-détective Marie Garneau.

"Je pense qu'il veut faire diversion en tuant quelqu'un qui n'a rien à voir avec son passé. Je pense également que le type, appelons- le Damoclès Boivin, faute de mieux, a pris plaisir à tuer. Et c'est malheureusement un pauvre diable d'itinérant qui en a fait les frais."

"Ouin ... mais avec la même méthode, c'est pas génial."

"Qui t'a dit qu'il était génial, Dave ?

"Vous avez un bon point, lieutenant, concéda Sans-Souci, enfin calmé.

"Je pense aussi qu'il ne s'arrêtera pas là. Raison de plus pour le pincer au plus vite." Alexandre Denis avait l'impression d'exprimer une évidence. Et c'en était une, pas de doute. Mais personne ne la releva. Pourquoi l'aurait-on fait d'ailleurs ? Toutes et tous dans l'équipe savaient que le temps leur était compté.

"On devrait peut-être publier le portrait-robot, avança Léo Nguyen. Il n'était pas le premier à faire la suggestion et à ce jour, Alexandre Denis l'avait rejetée. Comment allait-il réagir, cette fois ?

"J'ai demandé qu'on fasse un nouveau portrait-robot à partir des photos prises par Régimbald sur son cell et améliorées au laboratoire scientifique."

"Ah bon, vous croyez enfin que c'est notre homme, lieutenant ! s'exclama Régimbald.

"Je crois qu'il pourrait et je dis bien pourrait être notre homme. "

"Alors pourquoi ne pas tout simplement diffuser les photos que j'ai prises ?"

"Et risquer d'être accusés d'atteinte à la vie privée, de diffamation ou de je ne sais quoi d'autre. Voyons Frank ! Je comprends que tu sois fier de tes photos, avec raison d'ailleurs, mais là tu dérailles complètement."

Régimbald serra les mâchoires et l'espace d'un instant on craignit qu'il pique un crise mémorable. Et bien non. Pas du tout : "Vous avez raison lieutenant, j'ai forcé un peu la note, convint-il avec un mince sourire. Très mince, le sourire. Mais un sourire quand même.

Fiou !! Un soupir de soulagement collectif accueillit la trêve. Un pétage de coche par jour suffisait. Ce jour-là, c'était Sans-Souci qui avait pété une coche. À qui le tour la prochaine fois ? Parce qu'au rythme où les morts s'additionnaient dans cette affaire, des pétages de cochés, il y en aurait sûrement d'autres.

"On peut quand même faire parvenir par courriel les photos améliorées au notaire Dumas ainsi qu'à Van Tran. Ils sont les seuls, à notre connaissance, à avoir vu Damoclès Boivin quand il avait 19 ans. Trouvez-moi leurs adresses courriel et je joindrai un mot d'explication aux photos. Ça te va, Régimbald ? fit lieutenant, désireux d'établir une paix durable avec le sergent-détective.

"Ça me va comme un gant, lieutenant, répondit Régimbald.

"Bon et maintenant, poursuivit Alexandre Denis, inutile de vous dire qu'on continue à surveiller les allées et venues de Jasmine Lambert-Trudel. Et en parallèle, on poursuit les recherches sur le WEB concernant les diplômés en médecine d'il y a une vingtaine d'années. Et ceux qui pratiquent encore."

"Sans oublier qu'on a maintenant quatre meurtres à résoudre sur les bras, commenta Judith Chomsky.

"On ne peut rien te cacher, Judith, grimaça le lieutenant.

33

Jasmine Lambert-Trudel en avait long à raconter à son amie Lydia Daveluy qu'elle avait rejointe à leur salon de thé favori rue Sherbrooke O. Jasmine, qui sortait de chez le coiffeur, était spécialement en beauté, ce jour-là. Notons que Lydia n'était pas mal du tout non plus.

En fait, Lydia était elle aussi une ancienne ballerine. Et elle aussi avait "fait un beau mariage". Alors que Jasmine avait épousé un riche homme d'affaires, Lydia avait épousé un banquier plutôt bien nanti, merci. Bref, les deux femmes ne travaillaient pas à l'extérieur. Et comme elles n'avaient pas d'enfants ni l'une ni l'autre, elles avaient beaucoup de temps à consacrer à leurs jolies personnes.

Et ça paraissait. Maquillage impeccable, parfum discret mais très cher, les deux femmes respiraient la richesse et le bon goût. Ce jour-là, Jasmine portait une robe en fin lainage vert émeraude qui faisait ressortir le vert de ses yeux. Pour sa part, Lydia avait revêtu un tailleur noir signé Michel Robichaud qui mettait en valeur sa poitrine parfaite, sculptée par les mains expertes du Dr. Christian Doyon.

Bon, n'allons surtout pas croire que Jasmine et Lydia étaient idiotes pour autant. Superficielles peut-être, mais pas idiotes et pas illettrées non plus. Car parce qu'elles en avaient le loisir, elles lisaient beaucoup.

Les derniers romans d'auteurs à la mode, bien entendu. Des biographies ou des autobiographies de vedettes, ainsi que des livres de pop psychologie. Mais force était de convenir que, d'après leurs choix de lectures, les problèmes causés par la faim dans le monde, de l'itinérance en croissance dans les grandes villes, des guerres ici et là, ne faisaient pas partie de leurs préoccupations quotidiennes.

Remarquez qu'elles n'étaient pas les seules à ignorer que le monde allait mal. Mais changer le monde, n'était sûrement pas l'objet de la conversation qu'elles avaient en ce moment.

"Il t'a invitée à prendre un verre, ensuite à manger, simplement parce qu'il voulait se faire pardonner d'avoir reporté la date de ton opération, fit Lydia sidérée. Jasmine venait de lui relater sa sortie avec le Dr. Christian Doyon.

"Eh oui. J'avoue que ça m'a surprise et flattée. En plus, le lendemain, il m'a fait livrer un énorme bouquet de fleurs avec un mot disant qu'il aimerait bien renouveler l'expérience."

" Il est marié, tu sais."

"Ah bon, je l'ignorais."

"As-tu l'intention d'accepter une autre invitation ?"

"Pas avec un homme marié. Certainement pas. De toute manière, continua Jasmine, je n'avais pas l'intention d'accepter une deuxième invitation."

"Ah non, et pourquoi ?"

"Je ne sais pas, je ... Il y a quelque chose de faux chez-lui ... Son regard, peut-être ? Oh il s'est montré prévenant, amusant et j'ai failli tomber dans le panneau. Mais ... je n'arrive pas à définir comment je me sentais à la fin de la soirée. Disons que j'étais contente de rentrer à la maison, en tout cas."

"Évidemment, inviter une patiente n'est pas très professionnel de la part d'un médecin. Ça m'étonne de lui."

"Exactement. Pourquoi moi, alors qu'il ne t'a pas invitée quand tu as eu affaire à lui."

"Tu lui as tapé dans l'oeil, sans doute."

"Mmmm ...peut-être. Mais ça ne me rassure pas. Je songe même à annuler mon rendez-vous pour l'opération. C'est fou, mais j'ai un mauvais pressentiment."

"À ce point-là !"

"Oui, Lydia. À ce point-là."

34

Quartier général, bureau du commandant Brière.

Une semaine déjà depuis le meurtre de l'itinérant. La bonne nouvelle : le meurtrier n'avait pas récidivé depuis. La mauvaise nouvelle : l'enquête sur les quatre meurtres piétinait lamentablement.

Voilà pourquoi le commandant Brière avait donné rendez-vous au lieutenant-détective Alexandre Denis. Lequel, cette fois, s'était bien gardé de prendre trop de cafés avant de rencontrer son chef.

"Tu prends quel sorte de café aujourd'hui, Alexandre ? Un cappuccino, un américain, un latte, s'enquit le commandant.

"Allons-y pour un latte, chef."

"Ah là, tu parles !" Brière, toujours aussi content de sa machine à café, s'empessa de procéder. Puis, les cafés servis, il se racla la gorge avant de passer au vif du sujet : "Ouais ben Labonté, notre maudit boss à marde, m'appelle quasiment tous les jours pour savoir où t'es rendu dans l'enquête. J'ai rien à lui répondre."

Le lieutenant faillit dire : Que le maudit Labonté aille se faire cuire un œuf. Mais il se ravisa : "Excellent le café, commandant, fit-il pour gagner du temps. Or cette fois, il avait mal évalué l'humeur du commandant.

En effet, son rituel de préparation du café accompli, Brière était redevenu le Brière impatient et tonitruant : "Oui, le café est excellent, ça je le sais. As-tu autre chose à me dire, Alexandre ? Parce que le temps passe et il reste quelques jours avant que Labonté te retire l'enquête au profit de Dufault. Et on veut pas ça."

"Et bien, je n'ai pas grand-chose à dire. On poursuit nos recherches sur le Web, on continue à surveiller Jasmine Lambert-Trudel et ..."

"Es-tu certain que le meurtre de l'itinérant a été commis par le même tueur.

"Mais oui, on est certain que c'est le même tueur. Confirmé à l'autopsie par Nora Gauvin, une de nos meilleurs médecins-légistes."

"Okay, mais à part ça ?"

"J'ai demandé qu'on fasse un nouveau portrait-robot à partir des photos prises par Régimbald sur son cell. Vous savez le type qui ..."

"Ben oui je sais, câlisse ... Tu penses qu'il serait celui que vous soupçonnez d'être le tueur ... Heu ... chose-là ?"

"Damoclès Boivin, alias on ne sait pas qui, commandant. C'est très possible que le type soit notre personne d'intérêt, fit le lieutenant. C'était une réponse vague à souhait. Le genre de cliché que la police sert aux médias pour avoir la paix.

Brière faillit s'étouffer avec une gorgée de café : "Une personne d'intérêt !?!"

Aye, j'suis pas journaliste, moi. J'suis policier. Ça fait que je répète ma question au cas où t'aurais les oreilles bouchées . Penses-tu, oui ou non, que le type peut être Damoclès Boivin, alias on ne sait pas qui ?"

"Et bien on a fait parvenir les photos du type au notaire Dumas et à Van Tran qui l'on connu à l'âge de 19 ans. Les deux nous ont répondu que le type pouvait être Damoclès Boivin. Mais n'en étaient pas certains. Satisfait, chef ?"

"Pas du tout. T'essayes encore de tourner autour du pot."

"Je suis prudent. Un jugement trop hâtif peut nous faire commettre des erreurs regrettables. Pas vrai, commandant ?"

"Ouin, c'est vrai que dans le contexte... " Le commandant n'avait pas besoin de finir sa phrase. Le lieutenant et lui pensaient tous deux que le "contexte" s'appelait présentement Jocelyn Labonté, directeur du SPVM.

Brière se racla la gorge : "Est-ce que Jasmine Lambert-Trudel et ... le type en question se sont revus ? demanda-t-il.

"Non. Mais le lendemain de leur rencontre à l'hôtel, une grosse gerbe de fleurs a été livrée chez-elle. Évidemment on ne sait pas qui lui a envoyé les fleurs mais on peut supposer que c'est le type en question qui les lui a envoyées."

"Ah oui, vous supposez. Tiens donc. C'est pas avec ça qu'on va aller loin."

"Je vous rappelle, chef, qu'il lui en avait offertes lors de leur rencontre."

"Mouin ... ça sent pas bon, ça."

"Quoi, les fleurs ne sentent pas bon, ironisa le lieutenant."

"Arrête de niaiser, veux-tu. Pense plutôt à publier le nouveau portrait-robot au plus sacrant."

"Impossible. Le portraitiste est absent en ce moment. Pour cause de grippe."

"Tabarnak, le diable s'en mêle !"

"Pour ça, je suis totalement d'accord avec vous, commandant."

"Publie le premier portrait-robot dans ce cas-là."

"Ça ne donnera rien. Ce portrait-robot là a été fait à partir des souvenirs de Van Tran. Il nous sert de point de repère mais ce n'est pas une raison pour le publier. Alors que le deuxième, si on finit par l'avoir, sera fait d'après la photo d'un homme de plus de quarante ans. L'âge que doit avoir Damoclès Boivin maintenant."

"Ouais, ben moi, je trouve que le type aux bouquets de fleurs s'intéresse un peu trop à Jasmine Lambert-Trudel à mon goût. Des fleurs à leur rencontre, une soirée bien arrosée et encore des fleurs le lendemain. Ça fait beaucoup, non."

"Oui, ça fait beaucoup, commandant ... Et la question qu'on peut se poser à ce stade-ci, c'est si ce type est bien Damoclès Boivin, l'homme qu'on soupçonne de vouloir se venger des humiliations qu'il a subies quand il était enfant et ado, pour quelle raison fait-il la cour à celle qui a ri de lui à l'époque ?"

"Ouais, pourquoi en effet ?"

"De toute manière, on suit Jasmine Lambert-Trudel à la trace."

"J'espère bien. Y a assez de morts comme ça dans cette affaire-là, câlisse ! jappa Brière. Un cri du cœur agrémenté d'un sacre, mais un cri du cœur quand même."

"Si on la sent le moindrement menacée, on intervient aussitôt. Soyez sans crainte, commandant. On veille au grain, fit doucement le lieutenant."

Était-ce à cause du cri du cœur ou du foutu "contexte", toujours est-il qu'Alexandre Denis venait de comprendre à quel point la position du commandant était inconfortable. D'un côté Brière devait affronter le directeur Labonté et ses incessantes questions et de l'autre, il faisait de son mieux pour lui conserver l'enquête. Et ça, indépendamment du fait que son gendre Jérôme Vandal, le mari de sa fille Léa, faisait partie de l'équipe d'enquête. Brière avait bien des défauts mais pas celui de faire preuve de favoritisme à l'égard de son gendre, qu'il voyait rarement d'ailleurs."

Comme s'il avait lu dans les pensées de son subalterne, Brière bougonna : "En tout cas, arrangez-vous pour résoudre ces meurtres-là le plus vite possible. Sinon, on va être dans le trouble avec le chriss de Labonté."

"Je sais, commandant. Je sais."

35

Le lieutenant s'était octroyé une soirée complète à la maison. La veille, en compagnie de Judith Chomsky, il avait suivi Jasmine Lambert-Trudel toute la journée jusqu'à 23h00. Dans l'après-midi, Jasmine était allée faire du shopping. Dans des boutiques de luxe, évidemment.

Dans une de ces boutiques, Judith Chomsky s'était acheté un parfum très cher et très capiteux. Poison de Christian Dior. "Une folie" avait-elle expliqué d'une voix de petite fille qui lui seyait autant qu'un tutu de ballerine aurait fait au lieutenant. Dans la voiture, elle s'était aspergée du fichu parfum.

Si bien qu'Alexandre Denis avait dû entrouvrir une vitre pour ne pas mourir asphyxié. Il avait alors pensé que jamais un parfum n'avait aussi bien porté son nom. Poison, non mais ...

Tout ça pour dire qu'après son magasinage Jasmine Lambert-Trudel était rentrée chez-elle (une somptueuse demeure située sur le flanc du mont Royal) et n'en était pas ressortie.

Bref, le lieutenant avait besoin de se ressourcer auprès des siens. Car, non seulement sa journée de la veille en compagnie de Judith Chomsky avait été assez éprouvante, mais à force de tourner et de retourner dans sa tête des hypothèses toutes plus farfelues les unes que les autres, il en avait la nausée. Du coup, c'était un des rares moments où il se demandait ce qu'il pouvait bien foutre dans la police.

Quand il arriva vers 18h00, les jumelles lui sautèrent dans les bras. Zoé et Chloé adoraient leur père. Leur héros. Nicolas, le fiston, moins démonstratif, se contenta de dire: "Cool, man !"

"Cool man" Un court instant, le lieutenant faillit reprendre son fiston. Mais bon, c'était peine perdue. Et de toute manière, Nicolas manifestait qu'il était content qu'il soit là. C'était déjà plus que ce qu'il espérait.

Kim, qui venait à peine d'arriver (elle préparait une émission spéciale sur les problèmes de la classe moyenne), l'embrassa sur les deux joues avec fougue. Et pour compléter ce moment de grâce, Armande avait préparé un bœuf braisé aux légumes, son plat favori.

Vers 20h00, Alexandre était allé border les jumelles, pour lesquelles, à leur demande, il avait puisé dans son sac (assez mince) d'histoires de princesses et de lutins. Histoires qui les avaient ravies une fois de plus.

Il se demandait pourquoi.

Mais tant et aussi longtemps que ça durerait, il serait le dernier à s'en

plaindre. Zoé et Chloé vieilliraient bien assez vite. Après, il était allé voir Nicolas dans sa chambre et avait échangé, si échanger est le bon terme, quelques mots avec lui : "À part ça, quoi de neuf ? Ça va comme tu veux ? Et les études ? Et ... "

Nicolas avait répondu par monosyllabes parsemées d'anglicismes. Son père le dérangeait, c'était évident.

Et pourquoi donc ?

L'ado jouait au jeux Vidéo. Eh oui, depuis quelque temps, il avait délaissé la musique et sa guitare(laquelle traînait dans un coin de sa chambre) au profit des jeux Vidéo. Ça n'enchantait pas son père, bien entendu.

Mais que faire ? L'engueuler, confisquer son ordinateur et son téléphone cellulaire ? Alexandre ne voulait pas en arriver là. De toute manière, il ne croyait pas aux méthodes coercitives. Qui plus est, Nicolas continuait à avoir d'excellentes notes en classe. Alexandre n'avait plus qu'à espérer que l'engouement de son fiston pour les jeux Vidéo lui passerait avec le temps.

Quand il quitta la chambre, Nicolas annonça qu'il allait étudier. N'empêche qu'il avait son téléphone cellulaire allumé à portée de main.

Tout en ruminant l'échec de sa tentative de rapprochement avec son fiston, Alexandre redescendit rejoindre Kim qui l'attendait au salon. Ensemble, ils finiraient la bouteille de vin entamée au souper.

Alexandre choisit de ne pas parler de Nicolas avec Kim.

N'avait-il pas décidé d'oublier ses problèmes ce soir-là. Et il y réussit pour un moment du moins. Le temps d'écouter Kim parler avec enthousiasme de l'émission spéciale qu'elle préparait. Le titre : "La classe moyenne existe-t-elle encore ?" Un sujet on ne peut plus pertinent en période d'inflation. D'autant plus intéressant que les Lemelin-Denis faisaient partie de cette classe moyenne menacée d'extinction.

Tout comme Alexandre, Kim avait des horaires atypiques et travaillait en équipe : un réalisateur, des reporters sur le terrain alors qu'elle se chargeait des entrevues de fond. Pour ça, elle avait la réputation de ne pas faire de quartier à ceux et celles qu'elle interrogeait et qui essayaient de louvoyer. Au grand déplaisir des personnes qu'elle mettait en boîte, ça allait de soi. Mais à la satisfaction du grand public. Et c'était ça qui comptait finalement.

Il va sans dire qu'Alexandre suivait la carrière de sa femme avec beaucoup d'intérêt. Quand il avait le temps, évidemment. Ce soir-là, il avait décidé qu'il avait le temps. N'empêche que l'enthousiasme de sa femme contrastait avec la morosité qui l'envahissait tranquillement pas vite face à ses propres problèmes, dont son enquête principale n'était pas le moindre.

"Et toi, comment ça va, mon chéri, demanda Kim. Elle voyait bien qu'Alexandre faisait un noble effort pour se mettre au diapason.

"Bof, plus ou moins bien, répondit le chéri.

"Dis-moi, insista doucement Kim.

Alexandre hésita avant de répondre. Puis : "J'ai l'impression de faire fausse route dans l'enquête sur les quatre meurtres en les attribuant à Damoclès Boivin, alias on ne sait pas trop qui encore."

"Et à qui pourrais-tu les attribuer autrement ?"

"Ouin ... à personne d'autre, grimaça Alexandre."

"Vous ne savez vraiment pas comment Damoclès Boivin s'appelle maintenant, questionna Kim."

"Nan ... Si au moins on pouvait mettre un nom sur le personnage. Peut-être qu'on avancerait. Mais non. On a beau éplucher les profils de médecins sur le Web, ça ne donne strictement rien pour l'instant."

"Vous êtes certains que le tueur est un médecin ?"

"Écoute, qui à part d'un médecin connaît assez bien l'anatomie d'un visage pour le détruire méthodiquement os par os ?"

"Ouais, c'est vrai que ..."

"Bref, je ne sais plus quoi penser."

"Tu penses peut-être trop, dit Kim en saisissant la grande main de son mari."

"Le problème, c'est qu'on a aucune preuve que le meurtrier est bien Damoclès Boivin. On a que des déductions et des suppositions." Kim regarda sa douce moitié avec insistance: "Il me semble, fit-elle, qu'à venir jusqu'à présent, vos déductions et suppositions dans différentes enquêtes étaient assez justes, non."

"Moui, mais ..."

"J'ai remarqué une chose en ce qui te concerne mon chéri, fit Kim gentiment.

"Vient un moment, où dans une enquête, tu doutes. Et c'est exactement ça que tu es en train de faire."

"Moi, je doute ? Ben voyons donc !"

"Mais oui, Alexandre. Tu ne t'en rends peut-être pas compte mais c'est comme ça."

"Ouin ... Si tu le dis ça doit être vrai, concéda le lieutenant.

"Tu es simplement fatigué mon chéri."

"Ça se peut, oui."

Et sur ce demi-aveu, le couple Lemelin-Denis finit la bouteille de vin.

36

Et pendant ce temps, Damoclès Boivin, alias Christian Doyon chirurgien esthétique, lui aussi, rongait son frein chez-lui. Mais pas pour les mêmes raisons. Même que c'était pour des raisons complètement aux antipodes de celles du lieutenant. Et si celui-ci avait lu dans les pensées de celui-là, il en aurait eu des sueurs froides. Je vous en passe un papier.

Voilà ce qui se passait ou plutôt ce qui ne se passait pas dans la vie du bon docteur. Jasmine Lambert-Trudel n'avait pas donné signe de vie depuis leur sortie. Non seulement, elle ne l'avait même pas remercié pour les fleurs qu'il lui avait envoyées le lendemain de leur rencontre, mais elle avait appelé au secrétariat de la clinique pour annuler son rendez-vous pour la chirurgie.

Christian Doyon se demandait pourquoi.

Et pourtant, pourtant, il avait pensé que c'était dans la poche avec elle. Avait-elle simplement changé d'idée ? Ou bien l'avait-elle reconnu ? La salope se moquerait-elle de lui comme elle le faisait dans le temps ?

Ou encore, quoi ? Bon et bien puisque c'était comme ça, il allait réviser sa technique d'approche. Oui, mais comment ?

Ce n'était pas comme s'il pouvait l'attirer dans une ruelle pour la violer et ensuite la tabasser à mort. Pas elle. Cependant, rien n'était complètement perdu. Il savait que son mari n'était quasiment jamais à la maison, le soir. Même qu'assez souvent il passait la nuit chez sa maîtresse. Ça, il l'avait appris par sa propre femme de ménage, dont la sœur était la domestique en résidence chez les Trudel.

Eh oui, il y avait du bon à parler avec la valetaille. Sa femme de ménage lui aurait donné le bon Dieu sans confession. Ha ! Ha ! Elle lui avait même promis de demander à sa sœur quels étaient les soirs où le mari de Jasmine Lambert-Trudel découchait.

Donc, donc, donc ...

Quand il saurait que la voie était libre, il devrait trouver un moyen de s'introduire dans la demeure des Trudel et ... coucou, c'est moi. Évidemment la domestique en résidence serait, comme qui dirait, une victime collatérale. Il utiliserait son Colt 45 muni d'un silencieux pour la tuer. Inutile de dépenser de l'énergie avec elle. Une balle en plein front suffirait.

Il réserverait ses forces pour Jasmine.

Oui, oui, oui.

Et comment procéderait-il ?

Bon et bien, après avoir trucidé la domestique, il violerait Jasmine de toutes les manières possibles pour ensuite démolir, non seulement son visage, mais tout son corps, os par os avant de l'achever avec sa dague.

D'accord l'opération comportait des risques. Mais qui ne risque rien n'obtient rien, n'est-ce pas. Ha ! Ha !

Damoclès Boivin, alias le docteur Christian Doyon était fou à lier. L'ennui, pour ses victimes passées et futures, était que personne, dans son entourage, ne le savait. Personne n'avait la moindre idée du monstre qu'il était sous la surface. Conséquemment, personne n'était en mesure de sonner l'alarme.

37

Le lendemain, la tempête de neige annoncée par les météorologues depuis quelques jours s'abattit sur le Québec. Et toute une tempête à part ça. En fait c'était un véritable blizzard comme on en avait pas eu depuis des lunes à Montréal, du moins.

À la radio et à la télé on annonçait des fermetures d'écoles et de tout ce que tu voudras. Chez les Lemelin-Denis, les jumelles et leur grand frère resteraient à la maison, bien entendu. Pour sa part, Kim faisait du télé-travail. À ce stade de la préparation de son émission spéciale sur la classe moyenne et ses problèmes, elle le pouvait. Pourquoi s'en priver, je vous le demande un peu.

Tant mieux pour elle. Mais ce n'était pas le cas de son flic de mari. Lui devait se rendre au travail. Pour un policier, en service, qu'il pleuve des clous ou qu'il neige à plein ciel, c'était du pareil au même. Si bien que pour aller en auto du Carré Saint-Louis au Centre d'enquête, place Versailles, Alexandre Denis mit une heure au lieu de quinze minutes pour s'y rendre. Il n'y voyait pas à deux pas.

Or n'étant pas immunisé contre les accès d'impatience, il pesta tout au long du chemin. Il ne sacrait pas souvent mais quand il le faisait, il pouvait aisément faire concurrence au commandant Brière.

.....

"Je ne pense pas qu'on doive surveiller Jasmine Lambert-Trudel aujourd'hui, remarqua Régimbald, lors de la réunion de planification quotidienne. "Jamais je croirai qu'elle va sortir de chez-elle par un temps pareil, grimaça-t-il.

"Pas plus que le tueur, ajouta Dave Sans-Souci."

"Non, mais ça va pas la tête, s'exclama Judith Chomsky. "Pouvez-vous jurer qu'elle est en sécurité ?"

Et ben non. Personne ne pouvait le jurer.

"On continue la surveillance, trancha le lieutenant d'une voix qui ne supporterait aucune contradiction.

Était-ce la bonne décision ? Peut-être pas, mais Alexandre Denis ne voulait prendre aucun risque. Si par malheur, Jasmine Lambert-Trudel se faisait tuer le jour même, il ne se le pardonnerait pas. Sans compter le fait que le directeur Labonté en profiterait pour lui retirer l'enquête au profit de Dufault, son protégé.

Alors qui aurait l'insigne honneur d'aller faire le guet à grelotter dans l'habitacle d'une voiture de police banalisée mal chauffée, devant la demeure de Jasmine Lambert-Trudel par une journée de blizzard ?

Comme personne ne se portait volontaire, le lieutenant consulta la cédule. C'était au tour de Marie Garneau et de Jérôme Vandal à être de corvée. Les deux détectives, n'étant pas les plus revendicateurs dans l'équipe, acceptèrent leur sort sans trop rouspéter.

Garneau et Vandal remirent donc leurs bottes, leurs parkas, leurs tuques et partirent pour une expédition, dont personne ne doutait qu'elle serait assez pénible, merci.

38

Pendant que leurs deux collègues affrontaient les éléments déchaînés, les autres enquêteurs poursuivirent leurs recherches sur le Web. Du diable s'ils ne trouveraient pas qui était devenu Damoclès Boivin, alias ???

Ils firent une pause pour le lunch et ensuite, reprirent leurs recherches de plus belle. Finalement, vers 16h00, Aya Diouf trouva quelque chose.

"Eurêka, s'écria-t-elle d'une voix à réveiller un mort.

Eurêka était une exclamation qu'on entendait pas souvent dans l'équipe, encore moins depuis le début de cette fichue enquête qui ne menait nulle part. Mais comme Aya Diouf n'était pas du genre à faire de l'esbroufe pour épater la galerie, tous les regards se tournèrent vers elle.

Qu'avait-elle trouvé qui justifiait un Eurêka aussi retentissant ?

Aya Diouf expliqua : " Vous vous rappelez qu'on a pensé un moment que Damoclès Boivin avait pris le nom de famille de sa mère, Doiron. Et bien j'ai trouvé, parmi les diplômés en médecine spécialisée, un Christian Doyon."

Un Ah !! général accueillit cette déclaration.

"Damoclès Boivin aura choisi un nom s'apparentant à celui de sa mère ...

Ouais ça se tient ça, commenta le lieutenant.

"Et oui, continua Aya Diouf, il y a même sa photo. Mais je ne me suis pas arrêtée là, car le type en question est chirurgien esthétique. J'ai fouillé un peu plus et j'ai trouvé un article sur lui dans le Elle Québec paru voilà quelque temps. Avec sa photo actuelle. Pas de doute, ce type-là est celui qui a passé une soirée avec Jasmine Lambert-Trudel. Et par conséquent celui qu'on soupçonne être Damoclès Boivin."

Wow !!

"Félicitations Aya, tu as fait du très bon travail, fit le lieutenant admiratif.

Dans la gamme des peut-être, les enquêteurs avaient maintenant un nom. Qui plus est, le type était chirurgien esthétique. Donc très capable de détruire méthodiquement un visage os par os. Une signature, rien de moins.

"On peut le faire venir au poste pour le questionner, fit Régimbald, le pressé par excellence.

"Sur quelle base, Frank ? On a aucune preuve réelle que Damoclès Boivin, alias le Dr. Christian Doyon, soit le meurtrier. Juste des soupçons et ce n'est pas suffisant, déclara le lieutenant.

Comme rabat-joie, on ne pouvait faire mieux.

"Ben, on lui dit qu'on l'a vu en compagnie de Jasmine Lambert-Trudel et que ... "

"Voyons Frank, tu es plus intelligent que ça. Un type comme lui ne se mettra pas à table facilement. Ce qu'on gagnerait, c'est de lui mettre la puce à l'oreille."

Le lieutenant, tout rabat-joie qu'il était ce matin-là, avait raison. Tout le monde, sauf Régimbald, en convint. Alors comment procéder sans se mettre les pieds dans les plats ?

"Il nous faut d'abord trouver tout ce qu'on peut sur le personnage." Puis s'adressant à Aya Diouf, le lieutenant demanda ce qu'il y avait dans l'article du Elle Québec. Celle-ci lui répondit qu'il était question de sa clinique d'esthétique, de sa réputation de chirurgien, l'un des meilleurs au Canada, semblait-il, mais qu'il n'y avait pas grand-chose sur sa vie privée.

"Disons que ce n'est pas un article très critique, commenta-t-elle.

Évidemment, pensa le lieutenant. Le magazine n'avait pas la réputation de mettre les gens en boîte. Ce n'était pas sa vocation, de toute manière.

"Donc, il nous appartient de fouiller un peu. Et c'est ce qu'on va faire, poursuivit-il. Se tournant vers Léo N'Guyen, il ajouta : "On va mettre à profit tes hem ... "compétences transversales", Léo. Trouve-nous son adresse IP, ses numéros de téléphones, cellulaire ou autres. Il doit en avoir plusieurs et je te donne carte blanche."

Les compétences transversales de Léo N'Guyen étaient en réalité ses talents de pirate informatique. Or dans l'équipe, on trouvait plus amusant et plus chic de les appeler compétences transversales. Allez savoir pourquoi !

Et comme ce n'était pas la première fois que le lieutenant et son équipe fonctionnaient en dehors des sentier battus, disons-le comme ça, Léo N'Guyen ricana : "Pas de problème, lieutenant."

Et devinez quoi. Le lieutenant avait un autre atout dans sa manche. Le portraitiste judiciaire était guéri de sa grippe. Il annonça la bonne nouvelle à ses collègues : "Et comme nous avons, grâce à Aya, la photo du Dr. Christian Doyon, il va pouvoir nous pondre un nouveau portrait-robot que nous publierons avec un appel à témoins ... Ce n'est pas parce qu'on en a pas trouvé sur le coup qu'il n'y en avait pas au moins un dans les parages quand les meurtres ont été commis. Et maintenant que nous avons une bonne description, peut-être que quelqu'un se souviendra. Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à la ronde.

Semble-t-il que tout le monde pensait que "ça avait bien du bon sens". Frank Régimbald n'avait plus d'argument pour défendre son point de vue.

Alexandre Denis aurait pu donner un cours intitulé "Comment fermer le clapet aux trop pressés". N'empêche qu'il ne pavoisait pas pour autant. En fait, et il en était conscient, il frôlait dangereusement la malhonnêteté intellectuelle avec sa proposition.

N'était-il pas celui qui faisait la leçon à Régimbald quelques minutes auparavant. Car, veux veux pas, le nouveau portrait-robot risquait aussi de mettre la puce à l'oreille du Dr. Christian Doyon. Le type était probablement cinglé mais pas idiot.

39

La tempête diminua d'intensité en fin de soirée pour s'arrêter complètement au matin du lendemain. Un froid intense lui succéda. Mais, qu'à cela ne tienne, cela n'empêcha pas le lieutenant de se rendre au quartier général du SPVM pour rendre compte au commandant Brière des avancées dans l'enquête.

Avancées que le lieutenant était heureux de lui annoncer. Son équipe et lui, ayant travaillé très tard la veille, il estimait en avoir plus qu'il n'en fallait pour convaincre Brière de clore le bec au directeur Labonté, leur ennemi commun.

Tout en buvant l'excellent café latte préparé par son chef (un rituel incontournable désormais), Alexandre Denis expliqua : "On sait maintenant qui est Damoclès Boivin, commandant."

Et de parler de la découverte d'Aya Diouf : "Eh oui, on aurait dû y penser avant, un chirurgien esthétique."

"Hein, ben voyons donc !! "

"Ouais ... le Dr. Christian Doyon, propriétaire d'une clinique, en plus."

"Ben dis-moi donc ... Aye, ça mérite un deuxième latte." Le commandant se dirigea illico vers sa précieuse machine à café.

Une fois les seconds cafés servis, Brière vint se rasseoir et : "J'imagine que vous avez poursuivi les recherches sur le bonhomme."

"Vous imaginez bien, chef ... On sait maintenant qu'il est un ami personnel du maire, qu'il est marié à une femme de quinze ans plus jeune que lui, qu'il possède deux voitures. Une BMW de l'année et une Mercedes-Benz achetée, il y a deux ans. "

"Ouin, il fait pas trop pitié celui-là !!"

"Ça c'est sûr. Il possède une maison à Outremont, un chalet dans les Cantons de l'est et une maison dans le sud de la France."

"Rafistoler les faces du monde, c'est payant en maudit !!"

"Oui, c'est payant. Le problème c'est qu'il est très capable de les démolir os par os aussi. Non seulement il connaît l'anatomie et la morphologie mais il s'entraîne régulièrement au CEPSUM, natation, boxe et escrime. On ne peut pas faire mieux comme profil pour notre tueur. "

"Ah! Pour ça, on ne peut pas faire mieux ... Qu'est-ce vous appris à part ça sur lui ?"

"Pas de doute, c'est bien lui que Régimbald a vu en compagnie de Jasmine Lambert-Trudel. Donc ..."

"Autrement dit, le type aux bouquets de fleurs."

"Si vous voulez commandant, le type aux bouquets de fleurs."

"Bon et alors, qu'est-ce que tu comptes faire avec ça ?"

"Publier un nouveau portrait-robot avec un appel à témoins." Et le lieutenant de répéter ce qu'il avait dit à ses coéquipiers la veille.

"Le portraitiste judiciaire est revenu au boulot ?"

"Oui et il travaille présentement au nouveau portrait-robot. On a aucune preuve sérieuse à faire valoir contre Damoclès Bovin, alias Christian Doyon. Juste des déductions et de toute évidence, on ne va pas très loin avec ça. Bon je sais que tout ça va prendre du temps, qu'on a pas, mais je ne vois pas comment fonctionner autrement. "

"Si tu veux parler de l'ultimatum de Labonté, rassure-toi, il abandonne l'idée de confier l'affaire à Dufault."

"Ah ouin ! Et qu'est qui l'a fait changer d'idée ?"

"En fait, c'est Dufault lui-même qui a reconnu son manque d'expérience et insisté pour que toi et ton équipe poursuiviez l'enquête."

"Whoa et ben dis-donc !" Mentalement, le lieutenant salua la lucidité de Dufault et lui souhaita bonne chance pour la suite.

"Revenons à l'enquête, Alexandre ...T'es pas venu jusqu'ici simplement pour me parler du nouveau portrait-robot et de l'appel à témoins, fit Brière.

Pour Alexandre Denis, le moment était venu d'amorcer l'étape un peu plus délicate de son exposé. Brière, étant qui il était, sortirait-il de ses gonds ? Prenant tous les ménagement possibles, le lieutenant s'exécuta :

"Eh bien, on sait que le Dr. Christian Doyon a placé plusieurs appels au domicile de Jasmine Lambert-Trudel après lui avoir fait parvenir l'énorme bouquet de fleurs. Appels qui sont restés sans réponses. De plus, elle a annulé un rendez-vous à sa clinique pour une opération mineure. Et ..."

"Ouais. Comment avez-vous appris ça, sans mandat ?"

"Hum ... "Vous ne voulez pas le savoir, commandant."

"Ah non, dis-moi pas que t'as autorisé du piratage !!"Brière méfiant.

"Quand on veut des résultats rapidement et dans la mesure où personne n'en meurt, tous les ... hem ... moyens sont bons, commandant."Alexandre Denis désinvolte.

"Maudit grand fendant, tu changeras jamais, grogna Brière avec un demi-sourire qui démentait ses paroles.

"Donc, poursuivit le lieutenant, heureux d'avoir échappé à une leçon de morale truffée de sacres, version Brière, "nous allons surveiller le Dr. Christian Doyon et Jasmine Lambert-Trudel."

"Ça ne serait pas mieux de l'avertir, elle ?"

"Pas pour l'instant. Mais s'il le faut on le fera, chef."

"J'espère que tu ne trompes pas, Alexandre. Parce qu'autrement ..."

"... j'aurais la mort de Jasmine Lambert-Trudel sur la conscience. C'est ce que vous vouliez ajouter, chef ? "

"Exactement, Alexandre."

Trois cafés latte plus tard, le lieutenant quitta le bureau du commandant Brière plus soucieux que jamais.

40

Le Dr. Christian Doyon n'était pas dans son assiette ce jour-là. En fait, il broyait du noir. Très très noir à dire vrai.

Eh ben oui, en lisant le journal, il venait de voir un portrait-robot avec appel à témoins, lequel portrait lui ressemblait comme deux gouttes d'eau.

Merde !!

Devait-il se teindre les cheveux en blond ? Porter des verres de contact d'une couleur autre que la sienne ? Impossible. Ce serait encore plus suspect. Si lui avait vu le portrait-robot, son personnel à la clinique le verrait aussi. Et Jasmine Lambert-Trudel le verrait-elle, elle ? À moins qu'elle ne lise aucun journal. Bon, elle n'était pas du genre intello, mais qu'en savait-il au fond ?

Le Dr. Christian Doyon s'en voulait d'avoir accordé une entrevue à Elle-Québec. Maudite vanité !! Et puis il n'y avait pas que ça. La publication du portrait-robot signifiait que l'enquête sur les meurtres était pas mal plus avancée qu'il ne le croyait. La police l'avait dans sa mire.

Qui était en charge de l'enquête déjà ?

Ah oui, un dénommé Alexandre Denis, un lieutenant-déetective. Faudrait qu'il se renseigne sur le personnage. Qui était-il celui-là ? Était-il marié ? Avait-t-il des enfants ? Comment lui mettre des bâtons dans les roues ?

Certes, le bon docteur Christian Doyon, spécialiste en chirurgie esthétique, broyait du noir mais ça ne l'empêchait pas de cogiter. Pour ça, il était très fort.

41

Lydia Daveluy et Jasmine Lambert-Trudel lunchaient dans un chic café de la rue Laurier. Elles avaient commandé des salades de crevettes. *Because* la ligne, n'est-ce pas. Incidemment, leurs lignes se portaient très bien, soit dit en passant.

"As-tu lu le journal ce matin, demanda Lydia à son amie en piochant élégamment dans sa salade.

"Euh, non. J'aurais dû ?"

"Oh oui. Tiens, j'ai découpé l'article et je l'ai apporté au cas où." Lydia fouilla dans son grand sac à main Louis Vuitton à 5,000.00 dollars et tendit l'article à Jasmine. Laquelle finit de mastiquer une crevette avant d'en prendre connaissance.

"Oh mon Dieu, s'écria-t-elle, le portrait-robot ressemble au Dr. Christian Doyon comme deux gouttes d'eau."

"Ouais, ton soupirant !"

"Et qui continue à me téléphoner malgré tout."

Jasmine avait mis son amie au courant du fait qu'elle avait annulé son

rendez-vous à la clinique de chirurgie esthétique et qu'elle ne retournait pas les appels du bon docteur.

"Déjà que je me posais des questions à son sujet, mais là, il s'agit de quelque chose de très sérieux. Un appel à témoins pour les quatre meurtres qui ont défrayé les manchettes récemment."

"D'ailleurs, tu as connu trois des victimes quand tu étais à l'école, non ?"

"Je n'étais pas amie avec eux mais oui, je les connaissais. Trois gars qui ..."
Jasmine plongea dans ses souvenirs et pâlit. On eut dit qu'elle venait de voir un fantôme.

"Damoclès Boivin, murmura-t-elle."Il était gros, boutonneux, il avait le cheveux gras ... il était leur souffre-douleur préféré et ..."

"Damoc ... Quel drôle de prénom !! Et, la pressa son amie de plus en plus curieuse. Eh oui, Lydia avait un faible pour les romans policiers d'Agatha Christie : qui a commis le meurtre et tout et tout. Vous voyez le genre.

"Tu sais quand je t'ai dit que Christian Doyon me rappelait quelqu'un. Ses yeux, plus spécialement. Et bien, ce sont les yeux de Damoclès Boivin. J'en suis presque certaine."

"Et tu crois que ... ?"

"J'ai peine à croire que Damoclès aurait voulu se venger après tant d'années. Surtout de cette manière-là !"

"Tout est possible, ma chère, fit Lydia se prenant pour Hercule Poirot, le détective des romans d'Agatha Christie.

"Mmm ... "

"Tu détiens peut-être une information précieuse pour la police, Jasmine."

"Justement, la police. Il y a quelque temps, un policier m'a téléphoné pour me demander si je connaissais Damoclès Boivin ... J'ai répondu que oui et j'ai même ajouté qu'il me faisait les yeux doux à l'époque et que j'en riais avec mes copines ... Or au moment où le policier m'a appelée, je venais de découvrir que mon mari avait une liaison avec sa secrétaire et je n'ai pas fait le lien avec ... "

"Te rends-tu compte de ce que tu dis là, Jasmine ?"

"C'était cruel de rire de lui. Mais j'étais jeune, idiote et ..."

"Oui c'était cruel. Mais ce n'est pas ça que je veux te faire remarquer, Jasmine. C'est ... "

"Oh ! Tu penses qu'il voudrait aussi se venger de moi et que ..."

"Ben voyons, c'est l'évidence même !! Appelle la police, Jasmine."

"Mmm ... je vais y penser."

"À ta place, je n'y penserais pas trop longtemps, insista Lydia réellement inquiète pour son amie.

Les deux femmes étaient attablées près d'une grande fenêtre panoramique à l'avant du restaurant.

Jasmine Lambert-Trudel regarda dehors.

Le ciel était lourd de nuages présageant une nouvelle chute de neige. Et malgré le pull en mohair rose à mille cinquante dollars, taxes en sus, qui la tenait au chaud, elle frissonna.

42

Maxence Nantel, Max pour les intimes, examina deux fois plutôt qu'une le portrait-robot avec appel à témoins publié dans le journal de la veille qu'il n'avait pas eu le temps de parcourir.

Maxence travaillait dans une agence de voyages située dans le parc industriel de Pointe-aux-Trembles. Les bureaux de l'agence n'étaient pas très loin du garage de feu Charles Hamelin. Dieu ait son âme, le pauvre.

Maxence, un jeune homme début trentaine, diplômé en gestion des affaires, travaillait à l'agence depuis trois ans. Avec ses beaux yeux bleus, ses cheveux blonds toujours bien coiffés, son sourire facile, son bagout et son ambition, il était rapidement devenu l'un des meilleurs vendeurs de l'agence.

Il pouvait vendre, aux plus sédentaires, des voyages dans les coins les plus reculés de la planète. Et pour les moins fortunés, aux Îles Moukmouk, par exemple. Lesquelles Îles, contrairement à ce que l'on imagine, se situent en Abitibi, sur le lac Duparquet, entre Rouyn-Norand et La Sarre.

Eh ben oui. C'était beaucoup moins exotique qu'un atoll polynésien mais c'était moins cher aussi.

Toujours est-il que Maxence Nantel était devenu indispensable dans l'agence. L'homme de confiance du grand patron, un dénommé Wilfrid Pelletier. Pas celui de la salle de concert, évidemment.

Le soir du meurtre du garagiste, sa femme devant accoucher d'un moment à l'autre, Wilfrid Pelletier avait demandé à Maxence de fermer la boutique à sa place. Tâche que le jeune homme avait accepté volontiers. Cela s'appelait : se faire bien voir du patron.

Maxence regarda à nouveau le portrait-robot. Oui, il avait vu cet homme. Au moment où il s'apprêtait à quitter l'agence autour de vingt-deux heures, ce soir-là. Un homme qu'il n'avait jamais vu auparavant, dans les parages. L'homme, une canne à la main, se dirigeait d'un bon pas vers le garage Hamelin.

Une canne à la main !?! Bizarre quand même.

L'homme ne boitait pas, ni rien. Et bien que la canne à la main l'ait intrigué, Maxence avait alors pensé que l'homme travaillait dans une des industries avoisinantes et qu'il allait chercher sa voiture remise au garage Hamelin. Chose très possible. Lui-même le faisait à l'occasion. Bref, il n'en avait pas fait tout un plat. Si bien que le lendemain quand les policiers étaient venus questionner le personnel de l'agence, il n'avait pas jugé bon de mentionner l'incident.

Pourquoi l'aurait-il fait d'ailleurs ?

Mais en y réfléchissant bien, et comme il n'était pas un mauvais bougre, Maxence s'avoua que c'était parce qu'il ne voulait pas être impliqué. Mais là, il ne pouvait plus faire comme si tout était pour le mieux dans le le meilleur des mondes.

Il devait appeler la police.

Ce fut ce qu'il fit en composant le numéro indiqué dans l'appel à témoins.

43

Le lieutenant-détective Alexandre Denis était dans son bureau à se demander, une fois de plus, pourquoi il avait choisi le métier de policier. Avec ses diplômes universitaires, il aurait pu tout aussi bien choisir l'enseignement, la recherche avancée ou autre chose après tout.

Une profession plus pépère qui lui aurait donné moins de palpitations mais qui lui aurait permis de dormir sur ses deux oreilles. Ce qui ne lui était pas arrivé depuis le début de cette fichue enquête sur les quatre meurtres. Trois résidents de Pointe-aux-Trembles, plus un itinérant.

Non mais ...

Ouin, ce jour-là, c'était un autre de ces moments assez rares, il faut le dire, où Alexandre Denis remettait son choix de carrière en question.

Abordait-il le problème des quatre meurtres de la bonne façon ?

Bon, jusqu'ici son équipe, y inclus Régimbald, était derrière lui. Mais pour combien de temps encore ?

Car mine de rien, tous les efforts étaient concentrés à la surveillance de Jasmine Lambert-Trudel et maintenant à celle de Damoclès Boivin, alias le Dr. Christian Doyon.

Et pendant ce temps, les dossiers s'accumulaient et les rapports, qui auraient dû être écrits et remis, ne l'étaient pas. En un mot, c'était le chaos.

Et tant qu'à se fustiger, parlons donc de l'appel à témoins émis voilà deux jours. Rien d'intéressant à signaler de ce côté. Que des appels insignifiants d'illuminés qui se prenaient pour Sherlock Holmes et de plus fous encore qui prétendaient être des médiums.

Merde, merde, merde.

Le lieutenant avait presque atteint le fond de la pensée négative quand le Centre d'appels du SPVM lui refila un appel sérieux. Un appel qu'il prit comme un homme à la mer s'agrippe à une bouée de sauvetage. Il en était rendu là.

Au bout du fil, l'homme parce que c'était un homme, voix agréable diction impeccable, déclina son nom, sa profession et mentionna son lieu de travail. Puis raconta dans quelles circonstances il avait vu l'homme du portrait-robot. Le nom de l'appelant : Maxence Nantel.

"Pourquoi ne pas avoir signalé le fait à la police quand nous sommes allés le lendemain du meurtre de Charles Hamelin à l'agence où vous travaillez, monsieur Nantel ? questionna le lieutenant.

Maxence Nantel, lequel jusque là semblait sûr de lui-même, bafouilla une vague explication. Le lieutenant comprit alors que Maxence avait agi comme beaucoup en pareilles circonstances. Dans le style, je-ne-voulais pas-être-mêlé-à ça.

Mais comme le témoin s'amendait en se manifestant, le lieutenant, qui ne pouvait se permettre de faire la fine bouche de toute manière, n'insista pas. Ne dit-on pas "mieux vaut tard que jamais". D'autant que le dénommé Maxence Nantel venait de fournir une description exacte de Damoclès Boivin, alias le Dr. Christian Doyon. "L'Homme au bouquets de fleurs" comme le surnommait le commandant Brière.

"Seriez-vous prêt à venir au poste signer une déposition, monsieur Nantel, demanda-t-il.

"Certainement, lieutenant, répondit Maxence Nantel, soulagé de ne pas être accusé d'entrave à la justice. Même qu'il ajouta ::"Je peux venir aujourd'hui si vous le désirez, lieutenant."

Le lieutenant le désirait.

44

Tout le monde connaît le proverbe "Un malheur n'arrive jamais seul". Ce n'est pas toujours faux, hélas ! Du moins, c'était ce à quoi pensait le lieutenant-déetective Alexandre Denis avant que Maxence Nantel ne vienne au poste signer sa déposition. Mais une fois la déposition signée et le témoin reparti, le lieutenant pensait plutôt à la citation "La chance nous sourit."

La chance nous sourit ? Hum ... pas tout à fait.

Oui, c'était bien de pouvoir situer le suspect numéro un - le seul d'ailleurs - dans les parages du garage Hamelin avant le meurtre. Mais de là à dire que c'était une preuve hors de tout doute que Damoclès Boivin, alias le Dr Christian Doyon, "l'homme aux bouquets de fleurs" dicit le commandant Brière, était le meurtrier, il y avait un grand pas à franchir.

Le témoignage de Maxence Nantel suffisait-il à interroger le présumé coupable ? Lequel, soit dit en passant, était une sommité dans son domaine. Donc pas le premier venu.

Et c'était reparti. Le lieutenant se remit à douter.

Oui, non, peut-être, à moins que ...

De guerre lasse, il relut les rapports de l'Identification judiciaire produits après les quatre meurtres. Compte tenu de la température, du gel au sol et de tout le bazar, les techniciens en scènes de crimes avaient alors eu beaucoup de mal à relever des indices. Si au moins le meurtrier avait laissé une trace, comme une mâchée de gomme ou un mégot de cigarette, on aurait son ADN. Mais rien de tel.

Par ailleurs, et c'est là que ça devenait intéressant, parmi les nombreuses traces de pas, les techniciens avaient identifié des traces de semelles de bottes d'hiver Louis Vuitton à 2,805, 00\$. Rien de moins, mesdames et messieurs !! Le V de Vuitton bien visible sur l'empreinte. Or qui pouvait se payer des bottes d'hiver à ce prix là ? Pas n'importe qui, évidemment.

Le Dr. Christian Doyon n'était pas n'importe qui.

Fort bien mais encore là, était-ce suffisant pour obtenir un mandat d'amener à son endroit ? Réponse : Non.

Ce fut précisément à ce moment-là que Bernard Grondin, le policier préposé à la réception du Centre d'Enquête, signala au lieutenant qu'une femme demandait à le rencontrer. Son nom : Maria Lopez. La femme disait avoir des renseignements à communiquer au sujet du Dr. Christian Doyon.

"C'est du sérieux, lieutenant, affirma Bernard Grondin.

"Fais-la monter à mon bureau, répondit Alexandre Denis. Il faisait confiance au jugement de son collègue à la réception. Ce n'était pas la première fois que Grondin lui recommandait quelqu'un. Et à tout coup, il visait dans le mille.

45

Maria Lopez était une femme dans la petite quarantaine. Elle avait l'air las et soucieux de quelqu'un qui trime dur pour joindre les deux bouts. Elle était visiblement impressionnée quand elle se présenta au bureau du lieutenant. Avoir affaire à un policier n'était jamais facile pour qui que ce soit, d'autant que le lieutenant, ne serait-ce que par son physique, était impressionnant.

Bon, que voulez-vous, il n'y pouvait rien.

Donc pour mettre son interlocutrice à l'aise, il lui demanda si elle désirait un café. Celle-ci accepta avec empressement. Certes le café du Centre d'enquête n'avait rien de comparable au café équitable du commandant Brière, mais le fait d'avoir un breuvage chaud sembla détendre Maria Lopez.

Précisons que malgré son nom espagnol, Maria Lopez parlait français avec l'accent québécois de tout un chacun. Le lieutenant supposa qu'elle devait être née au Québec. Or, née au Québec ou pas, ce qu'elle lui raconta était tellement tiré par les cheveux que ça ne pouvait s'inventer.

Maria Lopez faisait des ménages pour gagner sa vie. Elle avait plusieurs clients dont le Dr. Christian Doyon. Lequel avait appris (Maria ne savait pas comment) que sa sœur Camila était domestique chez Jasmine Lambert-Trudel. Un jour le docteur lui avait demandé de se renseigner auprès de Camila pour savoir si le mari de Jasmine Lambert-Trudel couchait chez sa secrétaire, laquelle était aussi sa maîtresse, et quand.

"Comment le docteur savait-il que monsieur Trudel avait une maîtresse, je l'ignore. J'ai trouvé sa question bizarre, fit Maria, mais j'ai quand même fait ce qu'il me demandait. Camila m'a dit que le mari de madame Lambert-Trudel découchait tous les vendredis soirs."

Jasmine Lambert-Trudel était donc seule chez-elle avec une domestique les vendredis soirs. Le lieutenant eut soudain des sueurs très froides : "Et... ? s'enquit-il entrevoyant déjà la suite.

Maria Lopez hésita avant de poursuivre. Puis : "J'ai transmis le message au docteur ... Et c'est quand j'ai vu le portrait-robot avec appel à témoins que j'ai compris mon erreur. Je ne sais pas ce qu'il mijote, mais le docteur Christian Doyon est l'homme que vous recherchez, lieutenant."

Alexandre Denis hochait la tête. Maria Lopez était une bonne personne. Et comme toute bonne personne, elle avait fait confiance à quelqu'un qui ne le méritait pas.

Mais justement parce qu'elle était honnête, elle avouait s'être trompée, sans se chercher d'excuses pour autant. "Vous avez bien fait de venir me voir, madame Lopez, dit-il pour la rassurer.

Apparemment, le lieutenant n'était pas le seul à avoir des sueurs froides. Maria Lopez aussi: "J'ai donné ma démission au docteur, ce matin. Je ne veux plus aller chez-lui. Il me fait peur maintenant."

Le lieutenant comprenait très bien Maria Lopez.

"Dites-moi, madame Lopez, connaît-il votre adresse ?"

"Je ne crois pas. J'ai été engagée chez-lui via une agence de placement.

L'agence ne donne pas ce genre de détails ... Heureusement !"

Avant de laisser partir Maria Lopez et après lui avoir recommandé la plus extrême prudence, le lieutenant lui posa à tout hasard la question suivante : "Savez-vous quel genre de bottes d'hiver porte le docteur ?"

Maria Lopez, étant une femme intelligente, ne parut nullement étonnée par une question qui aurait semblé venue du champs gauche à n'importe qui d'autre :

"Heu ... je crois que ce sont des bottes Louis Vuitton, lieutenant."

.....

Pour Alexandre Denis, les déclarations de Maria Lopez changeait la donne. Il avait probablement ce qu'il fallait pour obtenir un mandat d'amener. Mais pour se faire, il devait remplir des paperasses, attendre qu'un juge les examine.

Attendre que le même juge accorde ou refuse le mandat. Tout ça prendrait du temps. Et du temps, Alexandre Denis avait l'impression d'en avoir de moins en moins. Eh ben non, il n'allait pas demander un mandat d'amener pour Damoclès Boivin, alias le Dr. Christian Doyon. Il allait plutôt le prendre en flagrant délit.

La seule manière de le faire avouer, selon lui.

Un plan risqué s'il en fut. Risqué pour sa carrière s'il échouait. Mais surtout, risqué pour la vie de Jasmine Lambert-Trudel et ça, il ne le permettrait pas.

On était mercredi. Donc si le calendrier n'avait pas été modifié, pensa ironiquement le lieutenant, le surlendemain était un vendredi. Et si ses calculs étaient bons, Damoclès Boivin, alias le Dr. Christian Doyon allait frapper à nouveau, ce vendredi soir là.

46

Le Dr. Christian Doyon n'était pas heureux, même qu'il rongait son frein. Trois jours depuis la publication du maudit portrait-robot avec appel à témoins. Et depuis lors, il se sentait comme un animal traqué.

À la clinique, ses deux collègues médecins le regardaient de travers. Le personnel également. Apparemment tout le monde avait vu le fichu portrait-robot. Si eux l'avaient vu dans le journal, qu'en était-il de sa femme de ménage qui avait démissionné la veille ? Dans son esprit tordu, le Dr. Christian Doyon ne pensait pas qu'une femme de ménage lise le journal. Mais sait-on jamais ? Pourvu qu'elle se ferme la trappe, celle-là.

Et Jasmine Lambert-Trudel qui ne retournait toujours pas ses appels. Non seulement elle ne l'avait pas remercié pour le bouquet de fleurs qu'il lui avait fait parvenir le lendemain de leur sortie, mais elle avait appelé la secrétaire de la clinique pour annuler l'opération mineure qu'il devait pratiquer sur elle.

Que s'était-il donc passé ?

Et pourtant, il avait cru que c'était dans la poche avec elle. La coquette s'était-elle moqué de lui comme elle le faisait à l'adolescence ? Et puis avait-elle vu le portrait-robot avec appel à témoins. Lisait-elle le journal ? Il pensait que non, mais qui sait ? Quelqu'un l'aurait peut-être mise au courant ? Comme son amie Lydia par exemple. Il avait vu le profil de cette dernière sur Facebook. Eh oui, Lydia lui semblait beaucoup futée que Jasmine.

Enfer et damnation !!

Et bien ça ne se passerait pas comme ça. Jasmine ne perdait rien pour attendre maintenant qu'il savait que son mari découchait tous les vendredis. Il allait l'avoir coûte que coûte. On était jeudi et demain soir, oui, oui, oui, il mettrait son plan à exécution.

Et là, Jasmine n'aurait plus du tout envie de se moquer de lui.

47

Au vu de l'urgence de la situation, le plan du lieutenant avait été accepté par toute l'équipe. Un plan qui n'était pas parfait et qui pouvait très bien finir en queue de poisson s'il se trompait.

Mais si on attendait le moment propice pour agir, on risquait d'attendre longtemps. Et dans ce cas précis, le moindre retard pouvait coûter la vie à Jasmine Lambert-Trudel, la présumée victime. Tout le monde dans l'équipe en était bien conscient.

Donc, ce vendredi-là, toute l'équipe serait mise à contribution. Pas question de rester au bureau pour faire semblant de boucler des dossiers en souffrance. Lesquels dossiers pouvaient toujours souffrir quelques jours de plus, voire même finir en cold cases (affaires criminelles non élucidées). Ce qui arrivait parfois.

Le plan consistait à suivre, en parallèle, Jasmine Lambert-Trudel, son mari (histoire de s'assurer que ce dernier passerait réellement la nuit chez sa maîtresse) et le suspect, le bon docteur Christian Doyon.

Tant et si bien qu'avec la bénédiction du commandant Brière, accompagnée de l'inévitable : "Maudit grand fendant, toi et tes méthodes de cowboy !", le vendredi, le lieutenant et toute l'équipe étaient sur un pied d'alerte.

.....

La neige qui avait cessé de tomber depuis deux jours, se remit à tomber ce vendredi soir là. En un sens, et bien que la visibilité fut moins bonne, elle permit aux membres de l'équipe de garer leurs voitures banalisées dans le chic quartier résidentiel où demeurait les Trudel sans provoquer une panique générale.

Ils et elles étaient tous aux aguets.

Vers les 22h30, la BMW du bon docteur Doyon apparut au coin de la rue. Le docteur se gara en face de la maison des Trudel, sortit de son véhicule et s'achemina vers la demeure. Il portait une sacoche grand format sur l'épaule. Que pouvait-il y avoir dans la sacoche ?

Les enquêteurs, eux aussi sortis de leurs véhicules et dissimulés tout autour de la maison, le virent extirper de la sacoche ce qu'ils identifièrent facilement, malgré la neige qui tombait, comme étant un revolver. Puis, sonner à la porte.

Aussitôt, le lieutenant donna le signal. On y va !!

En voyant surgir les enquêteurs, armes au poing, la surprise du Dr. Christian Doyon fut telle qu'il en laissa tomber son arme. Tragi-comique. Il était pris la main dans l'sac, c'était le cas de le dire.

"Dr. Christian Doyon, veuillez nous suivre, fit le lieutenant avec sa voix de baryton qui ne souffrait aucune réplique.

Camila Lopez, la domestique de Jasmine Lambert-Trudel, qui avait ouvert la porte en resta bouche bée. Bien entendu, il faudrait expliquer la situation à Camila ainsi qu'à Jasmine, laquelle alertée par le bruit, était accourue en se demandant si elle ne rêvait pas. Le lieutenant prit le temps d'expliquer la situation aux deux femmes. C'était le moins qu'il puisse faire dans les circonstances.

48

Minuit, Centre d'enquête, salle d'interrogatoire.

Le lieutenant procéda lui-même à l'interrogatoire. Il était accompagné de Aya Diouf, laquelle était avocate de formation. Préserver l'aspect légal étant une mesure élémentaire de précaution avec un "client" tel que le Dr. Christian Doyon.

Après avoir signalé que la session serait filmée et enregistrée, Alexandre Denis lut ses droits au chirurgien. Lequel n'en menait pas large, étant donné qu'il ne pouvait prétendre avoir rendu une visite de courtoisie à Jasmine Lambert-Trudel. Pas avec le revolver qu'il avait en main avant de l'échapper. Pas non plus avec la dague qu'on avait trouvée dans la sacoche qu'il portait sur l'épaule.

Évidemment, le chirurgien avait réclamé la présence de son avocat. Celui-ci, tiré du lit à une heure aussi tardive et compte tenu de la neige qui tombait dru maintenant, mettait du temps à arriver.

Le lieutenant n'allait pas se tourner les pouces en attendant.

Ce n'était pas son genre.

"N'est-il pas vrai, docteur, que votre véritable nom est Damoclès Boivin ?"

C'était une affirmation même si elle était formulée sous forme de question.

Le médecin hocha la tête.

"Je n'ai pas entendu votre réponse, insista le lieutenant.

"Oui, mon nom est Damoclès Boivin. Pourquoi me le demander puisque vous le connaissez déjà, répondit le chirurgien. C'était une bien piètre tentative pour déstabiliser le lieutenant. Lequel en avait vu et entendu d'autres et des pires.

"J'ai de l'empathie pour le jeune Damoclès qui a subi de l'intimidation quand il était jeune, gros et boutonneux, continua Alexandre Denis. Il y allait au pif sans trop savoir où une telle approche le mènerait.

Or, à voir la réaction du chirurgien, le pif du lieutenant ne l'avait pas trahi. Christian Doyon pâlit. Dans ses yeux, les deux enquêteurs perçurent la souffrance, la rancœur, l'impuissance, la haine mais aussi ... la folie meurtrière. On eut dit que le chirurgien était en train de subir une sorte de métamorphose. Il redevenait progressivement l'écolier qu'il avait été trente ans auparavant.

Tout le monde a un point faible. Le lieutenant avait trouvé celui du chirurgien. Il en profita pour continuer à tourner le fer dans la plaie : "Et le jeune Damoclès devint ce que vous êtes maintenant. Un homme apparemment bien sous tous les rapports. Un bel homme, un chirurgien esthétique connu, un homme riche. Pour en arriver là, cela prit des études prolongées et beaucoup de volonté."

Du côté du suspect. Silence radio.

"Mais le chirurgien n'a pas oublié le mal qu'on lui a fait. Trente ans plus tard, il a décidé de se venger. N'est-ce pas, Damoclès ?"

Du côté du suspect. Silence radio, une fois de plus.

"Pourquoi avoir joué le tout pour le tout par esprit de vengeance, Damoclès ?"

Coup de théâtre.

Le docteur Christian Doyon fondit en larmes.

Pleurait-il sur le sort du jeune Damoclès ou sur le sort qu'il avait réservé à ses intimidateurs, devenus ses victimes ? Ou encore pleurait-il sur le sort qui l'attendait, lui ? Les deux enquêteurs échangèrent un regard. Damoclès Boivin, alias le Dr. Christian Doyon pleurait parce qu'il s'était fait pincer. Et s'il pensait les émouvoir avec ses larmes de crocodile, c'était complètement raté. Ils demeurèrent de glace.

Quand son avocat arriva enfin, Damoclès Boivin, alias Christian Doyon, avait tout avoué. Les meurtres de Daniel Levac, Charles Hamelin et Hugo Dubreuil, ses anciens camarades de classe, ainsi que le meurtre complètement gratuit, celui-là, de l'itinérant. Sans compter ce qu'il avait l'intention de faire chez Jasmine Lambert-Trudel. Pour le lieutenant-déetective Alexandre Denis et son équipe d'enquête, c'était mission accomplie.

49

Les mandats de perquisition pour la demeure et le bureau du Dr. Christian Doyon prouvèrent sa préméditation. Sur son PC, on vit les recherches qu'il effectuait sur les habitudes de vie de ses trois victimes et sur celles de Jasmine Lambert-Trudel.

Dans le sous-sol de sa demeure, on découvrit sa collection d'armes blanches dont la canne-épée qu'il utilisait pour transpercer les cœurs de ses victimes. Sans parler des bottes Louis Vuitton qu'il portait lors de son arrestation.

Bref, Damoclès Boivin, alias le docteur Christian Doyon, était fait comme un rat. Allait-il plaider la folie ? Possiblement. Mais bonne chance, pour ça ! Avec ses aveux et la preuve amassée contre lui, la Couronne avait tout ce qu'il fallait pour réclamer une peine d'emprisonnement à vie.

Et aucun jury, digne de ce nom, n'allait gober une plaidoirie en sa faveur. Rien ne justifiait qu'on tue des gens sous prétexte qu'on avait été intimidé et malmené trente ans auparavant.

Et qu'il le veuille ou non, Damoclès Boivin, alias le Dr. Christian Doyon, perdrait tout ce qui donnait un sens à sa vie. Sa clinique, sa réputation, ses amis et même son épouse, laquelle demandait le divorce avec des compensations financières considérables, lesquelles, ajoutées aux frais de la batterie d'avocats engagés pour sa défense, allaient faire de larges entailles dans sa fortune.

Tant pis pour lui. Fallait y penser avant.

Et parlant de divorce, Jasmine Lambert-Trudel demandait, elle aussi, le divorce avec de très larges compensations financières. Pour cause d'infidélité conjugale, dans son cas.

Quant au directeur Labonté, il n'eut d'autre choix que de reconnaître, du bout des lèvres cependant, l'excellence du travail du lieutenant-détective Alexandre Denis et de son équipe. Inutile de dire que le commandant Brière félicita toute l'équipe. Surtout "le grand fendant aux méthodes de cowboy."

En février, lors de la semaine de relâche scolaire, le lieutenant prit une semaine de vacances qu'il passa à s'occuper de sa famille. Les jumelles, Zoé et Chloé, étaient ravies. Commentaire de Nicolas, le fiston : "Cool man".

Montréal, le 16 août, 2023